

No 257 - 15 DÉC. 1937

17.50
1.50 BELGES
0.30 SUISSE

24 pages

PARAIT LE JEUDI

regards



Rev 7/12
A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

VISITE AUX FAMILLES DES MÉTALLOS

Le père en prison ou licencié

Joli cadeau de NOËL!

Photo
A. LEVEILLE

© Archivos Estatales, mecd.es

ARCHIVOS
ESTATALES

De bons ouvriers des familles françaises

par Edith THOMAS

CE fut une parodie de justice qu'on appliqua aux deux cent quatre vingt métallos de chez Renault; une justice si évidemment « de classe », qu'elle ne se donnait même plus la peine d'avoir l'air de croire à ses propres lois, une justice de la peur, de l'intérêt, de la lâcheté, une justice de Munich. Il faudra bien, un jour, que l'on trouve d'autres mots, quand ce ne serait que pour la clarté de la langue française et la commodité de ceux qui la parlent.

On se souvient des faits : la promulgation des décrets-lois avait jeté l'émoi dans l'immense ville, la terre féodale qui englobe les îles et les berges de la Seine, et gagne l'intérieur et étend ses cours, ses ateliers, ses usines sur Boulogne et sur Billancourt.

La direction n'avait pas perdu de temps. Le jeudi 24 novembre, une note avait informé le personnel de la mise en application de la semaine de six jours. On savait aussi qu'on envisageait une diminution de salaires et, enfin, que la direction exigeait de nouvelles élections des délégués syndicaux, dans le but de débarrasser des « meneurs », comme ils disent, c'est-à-dire de décapiter la classe ouvrière de ses meilleurs éléments. Et l'on exigeait que les candidats à ces nouvelles élections signassent une déclaration, dans laquelle ils s'engageaient à accepter les nouveaux décrets-lois et à en assurer l'application.

L'on avait déjà licencié un ouvrier et deux responsables syndicaux.

Les ouvriers se mirent alors en grève, seul recours contre l'illégalité. M. Daladier fit venir sa police. M. Daladier fit venir les gardes mobiles — ils y sont demeurés depuis, cernant les usines. M. Daladier fit donner la brigade des gaz. Prévenus de la gravité de la situation, Alfred Costes, député, et André Morizet, sénateur et maire, se rendirent à l'usine et proposèrent à la police de la faire évacuer : « Nous prendrons, dirent-ils, la tête de la colonne. Les délégués l'encadreront et nous quitterons l'usine sans incident. » Mais c'est précisément ce dont ne voulaient ni le gouvernement, ni la police. L'affaire était trop bien montée pour se terminer si facilement. Il fallait des incidents. Il fallait des coupables et des victimes. Ainsi, au mois de septembre, la psychose de guerre et la mobilisation, pour bien montrer de quoi M. Daladier nous « sauvait » : après la « guerre », de la « guerre civile ». On attendit deux heures des ordres qui n'arrivaient pas. Les provocateurs de la direction firent le reste.

Deux cent quatre vingt trois métallos furent arrêtés, passés à tabac, jetés en prison, soumis à toutes les vexations, à tous les sévices. Ils passèrent en tribunal correctionnel sous l'inculpation de rébellion en bandes armées. Et c'est ici que la justice mit son bandeau plus de travers encore que de coutume, oublieuse de son propre code, oublieuse de ses lois. J'imagine que présidents et juges eurent le cœur déchiré, mais je ne fais que l'imaginer.

Si les prévenus étaient accusés de rébellion en bandes armées, ils étaient passibles de la Cour d'Assises et punis des travaux forcés, ou, du moins, de la réclusion. En tout cas, le tribunal correctionnel était incompétent en cette affaire. Seulement, cela aurait peut-être ému l'opinion; il faut savoir doser ses effets selon le résultat que l'on veut obtenir. En septembre non plus, l'on n'est pas allé jusqu'à la mobilisation générale.

On a voulu faire croire que toutes les arrestations avaient eu lieu dans l'usine et que les ouvriers qui voulaient la quitter avaient pu s'en aller librement. Or, des dizaines d'arrestations furent effectuées à l'extérieur, aux bouches du métro, et j'en connais qui, revenant d'autres usines — mais ils avaient le tort d'habiter le fief Renault, furent arrêtés comme manifestants. D'autres, que l'on avait invités à quitter l'usine, furent pris à la sortie, selon une méthode qui, en d'autres temps, s'appellerait perfidie ou trahison, mais nous avons vu que les mots ont perdu leur sens.

On a préféré la procédure d'urgence à l'instruction, car il eût suffi qu'un juge d'instruction — de bonne foi — eût été enquêter sur place pour que, géographiquement, d'après la disposition même des ateliers, les témoignages à charge s'écroulassent. On n'a pris personne « en flagrant délit ». On a fait de la justice en fournaie, de la justice à la chaîne, de la justice-standard. Au même « crime », on n'a pas

appliqué le même châtiment, non d'après la personnalité de l'accusé et les circonstances de son arrestation, mais selon la chambre où il comparait. A la quatorzième chambre même — bien connue — la doctrine changea au cours du procès. Le premier jour, et sans avocat, la peine appliquée fut de deux mois de prison et cinquante francs d'amende; le jeudi, avec avocat, d'un mois et de cent francs d'amende et le samedi, enfin, de vingt jours ou quinze jours de prison.

Vraiment Thémis avait perdu la tête et l'on voit trop pourquoi.

Et maintenant ?

Et maintenant. Qu'est-ce que ça signifie, au juste, un mois, deux mois, quinze jours de prison ? Nous sommes allés dans les familles des prisonniers ou de ceux qui, ayant purgé leur peine, se trouvent sans secours de chômage ni travail.

Au bas de la colline de Sèvres, dans une maison qui est un vestige de la campagne, avec de vieilles tuiles plates et des asters morts dans le jardin où courent des enfants. Il a eu quinze jours de prison avec sursis. Un homme lent, placide et blond et sa femme lente, placide et blonde, et six enfants, tous solides et blonds, tous du Pas-de-Calais, avec cet accent du Nord lourd et lent.

— Il était onze heures du soir. Ils nous ont donné l'ordre d'évacuer et, en même temps, ils faisaient donner les gaz. Je m'en suis sorti avec huit coups de matraque. (Il devait attirer les coups, parce qu'il était plus grand et plus lent que les autres; habitué encore à marcher dans la terre des champs qui colle aux pieds. C'est une habitude dont on ne se défait pas.)

« On nous a mis dans la souricière. On nous a donné du pain noir. Tenez, je l'ai rapporté, on ne pouvait pas le manger. »

On va me le chercher, comme un trophée, le pain de la prison, le pain dont on est fier. C'est une boule compacte, avec une croûte de charbon brûlé.

— On avait aussi une gamelle de soupe où nageaient un rond de carottes et deux feuilles de choux. J'avais vingt sous sur moi, alors j'ai acheté du pain blanc pour deux gosses de dix-huit ans qui étaient là — on entendait crier leurs boyaux — et pour moi. On était seize dans la cellule...

« Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ? Par moment, j'ai envie de m'en aller avec eux n'importe où.

Il regarde ses enfants autour de la table, avec une grande tendresse inquiète dans ses yeux clairs. Sa femme dit doucement, lente et placide, c'est celle qui console, celle qui calme :

— Mais non, Louis, où est-ce qu'on irait ? La mère n'a pas de quoi vivre, là-bas. Elle ajoute, toute sage, toute raisonnable :

— Le syndicat nous aide. Il nous a donné cent francs et des vivres. Il faut attendre... Il faut voir...

— Il y a cinq ans qu'il était chez Renault, me dit-elle sur le pas de la porte, cinq ans et un bon ouvrier. Est-ce que vous trouvez que ça a un sens de licencier les ouvriers, quand on dit qu'il « faut remettre la France au travail » ?

Une petite femme sèche, brune et maigre. Quelques jours et ça suffit pour vieillir une femme.

— Il avait son travail, son foyer. Depuis huit ans chez Renault, ajusteur, avec un petit grade, à cause de quoi il était payé au mois. C'était la seule différence avec les autres. Ils se chauffaient autour d'un brasero, et puis, on l'a fait sortir, on l'a forcé à crier : « Vive la Police ! » et « la police avec nous », par dérision. Je le connais, il n'a pas dû crier. On l'a emmené au commissaire, c'était boulevard Exelmans, on l'a battu. Mon mari qui a été battu par la police ! Et pourtant, tout le monde vous dirait, dans le quartier, Madame, un homme honnête, et tout.

Elle m'emmène à travers les rues. Elle va chercher sa fille à l'école. Bois, charbon, vins, liqueurs, par les rues tristes.

— Une petite de cinq ans. Elle ne m'a pas demandé une seule fois des nouvelles de son père. A cet âge, c'est ingrat, ça oublie vite.

« Il a eu deux mois, madame, deux mois de prison. Si jamais on m'avait dit ça, je ne l'aurais pas cru. Et pourquoi ? Je ne comprends pas, moi,

madame, ils faisaient grève, mais c'était les lois qu'ils défendaient...

« On m'a donné soixante quinze francs de secours au Syndicat. On fait aussi des distributions de vivres, de poireaux, de carottes. Mais je les laisse à ceux qui ont plus d'enfants que moi, je n'aime pas demander, madame.

« On dit qu'ils vont faire « rappel ». Qu'est-ce que ça veut dire au juste, « faire rappel ».

Je lui explique ce qu'est l'appel. Mais alors, elle ne comprend pas :

— Si ça dure si longtemps, un mois, deux mois, ils auront purgé leur peine, alors, à quoi ça servira-t-il, le « rappel » ?

Et elle reprend, de sa voix inlassable, les pensées qu'elle remâche depuis dix jours, qu'elle a répétées chez la voisine, chez la concierge, allant de porte en porte, demandant aide et conseil :

— On l'a battu au commissariat. Et qu'est-ce qu'il faisait ? Il se chauffait autour d'un brasero. L'autre jour, je suis allée à Fresnes, pour le voir. Je l'ai vu à travers des barreaux, comme un criminel, comme celui qui aurait commis un crime. Et quel crime est-ce qu'il a commis ? Je ne sais pas, il n'y a pas eu de crime, et tous sont aussi innocents que mon mari.

« Je l'ai vu à travers les barreaux. Il n'était même pas rasé. Il était comme fou : c'est là qu'il m'a dit qu'on l'avait battu, pendant que je le voyais, moi, à travers les barreaux, comme s'il était devenu fou ou criminel. On n'a pas été aussi dur pour les cagouleurs, il est vrai qu'ils n'étaient pas des ouvriers. »

Et tout à coup, la petite femme maigre et sèche qui, l'instant d'avant, semblait ne ressentir que le tragique de l'aventure personnelle qui rompait son foyer, s'écrie avec une colère contenue qu'on n'attendait pas d'elle :

— Quand il sortira de Fresnes, il sera devenu un militant, madame, et il aura raison.

J'arrive à l'heure du déjeuner. Lui, il est Corse. Il a le visage brun et les yeux noirs et directs, des yeux qui ne savent pas se détourner, ni se voiler, ni mentir. Elle, elle a le visage des ouvrières de Paris, plus vite las. Entre les deux, il y a comme une place vide. La femme me dit tout de suite, et pourtant je ne demande rien :

— Nous avons une petite fille. Elle a eu une encéphalite à seize mois, et maintenant, elle a cinq ans et elle ne peut vivre à Paris. Elle est chez sa grand-mère à la campagne, toutes les deux à notre charge.

Lui, il dit :

— J'ai passé dix jours en prison, avec les escrocs, avec les voleurs, avec les souteneurs. Ça fait six ans que nous travaillons tous les deux chez Renault, elle et moi. (Il la regarde de ses yeux noirs qui ne semblent pas pouvoir se détourner ni mentir.) Tous les deux ensemble, dans le même atelier. Elle est rectifieuse et moi je suis régleur, tous deux responsables.

Comme il dit ce mot-là : « responsable », un mot qui a son sens plein et lourd, un mot qui tombe, sérieux.

— Elle a été licenciée, elle aussi. Et nous savons que l'on ne nous reprendra pas.

— Qu'est-ce que ça ferait, dit-elle, s'il n'y avait pas la petite et la mère. Nous sommes jeunes et il n'y a rien que nous puissions regretter.

Partout, ils m'ont dit la même chose, les aléteurs, les fraiseurs, les régleurs, Jean, Pierre ou Noël, ou leurs femmes, parce que les maris sont encore en prison. (« On l'a passé à tabac », « on lui a enfoncé les tempes et, le lendemain, il ne pouvait plus ouvrir les yeux, tant ses yeux étaient gonflés » ; « on l'a matraqué pendant trois cents mètres » ; le froid qui vient, la cuisinière qu'on ne peut pas allumer, parce qu'on n'a pas de charbon, les secours que l'on obtient du syndicat, l'angoissante question du licenciement, du chômage. Mais, au-dessous de tout cela, soutenant tout cela, la colère contre une justice dérisoire et le châtiment de fautes point commises. L'un d'eux m'a dit, résumant tous les autres :

— On a cherché à frapper les militants, mais, maintenant, il y en a tellement, que je me demande d'où ils sortent.

S

IAS

lois

ours
e vi-
se à
pas

que

elle

nois,
ser-pen-
a ré-
nt deest-ce
usero.
voir.
a cri-
rime.
s pas,
inno-'était
qu'il
oyais,
venu
ur les
s dessèche
que le
it son
n'at-

venu

Corse.
irects,
ni se
rières
omme
ite, etu une
a cinq
hez sa
notreles es-
Ça fait
x chez
x noirs
i men-
atelier.
r, tous», un
not qui

savons

y avait
mes etléseurs,
Joël, ou
core en
enfoncé
it plus
nflés »;
êtres »;
eut pas
secours
e ques-
dessous
contre
fautes
ant touss, mais,
emande

Ci-dessous : La solidarité ouvrière : Au syndicat, on va chercher des bons de vivres.

Ci-dessus : « Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire? » Il regarde ses enfants autour de la table avec une grande tendresse inquiète.

Ci-dessous : Voilà six ans qu'ils travaillaient tous les deux chez Renault. Mais parce qu'ils sont des responsables syndicaux, ils ont été plus durement frappés que les autres.



Le SCANDALE de la RADIO ou LA NOUVELLE TRAHISON de M. DALADIER

Le 18 décembre 1935, à la Maison de la Mutualité, un certain nombre de personnalités de toutes tendances se réunissaient pour fonder Radio-Liberté. A cette réunion assistait M. Edouard Daladier. Le président du parti radical-socialiste avait, quelques jours auparavant, envoyé à notre cher Vaillant-Couturier une lettre qui disait :

Il faut mettre un terme le plus rapidement possible à l'extrême partialité dont la radio ne cesse de multiplier les preuves. C'est vous dire que j'accepte volontiers de faire partie du comité d'honneur de l'association que vous organisez.

Prenant la parole au cours de la discussion, M. Daladier déclara :

— La pensée doit être libre. Cependant le capitalisme a mis la main sur l'œuvre de savants désintéressés et a corrompu la pensée, comme il a corrompu le corps et les muscles.

» Sur ce terrain, il nous faut donc engager la lutte. Quelle que soit l'issue de la bataille, je suis avec vous. »

Et M. Daladier de souligner sa ferme résolution d'un énergique coup de poing sur la table.

Trois ans après. Nous voici au matin du 30 novembre 1938. Dans la salle de rédaction du Radio-Journal de France, un des collaborateurs de la maison vient d'arriver. Syndicalement, il avait le droit d'être là, la C.G.T. ayant décidé que la grève générale ne s'étendrait pas à la radio.

Voici qu'à la grande surprise du « radio-journaliste », un inconnu, puis deux, puis trois... puis dix, font leur entrée.

— Vous désirez, messieurs ?
— Je suis envoyé par le Ministère des Travaux publics.
— Et moi par l'Intérieur.
— Et moi par le Travail.

— Moi, je suis M. de Segré. Je représente la présidence du Conseil.

Et ce dernier s'adressant d'un ton autoritaire au collaborateur du Radio-Journal, lance cet ordre :

— Vous me ferez le plaisir de soumettre à ces messieurs toutes les informations que vous recevrez sur la grève !

C'est tout juste s'il n'ajoute pas : « Rompez ! »

La censure venait de s'installer au Radio-Journal de France. Sur l'ordre de M. Edouard Daladier.

Ce même Daladier qui, trois ans auparavant, jurait de mettre un terme à « l'extrême partialité de la radio »...

La consigne de ces messieurs était fort simple : « Ne rien donner qui puisse faire croire que l'ordre de grève générale a été observé dans quelque corporation et en quelque lieu que ce soit. » Y avait-il 80 % de grévistes dans telle ville ? On en donnait 30 %.

Et les Marseillais, stupéfaits, apprirent par la Radio d'Etat que les tramways circulaient normalement alors qu'il n'en était sorti un seul !

Et les ouvriers de Michelin, à Clermont-Ferrand, alors qu'ils étaient tranquillement chez eux, entendirent un speaker du Radio-Journal leur annoncer que c'est à leur propre demande que le gouvernement avait obligé l'usine à rouvrir ses portes !

Nous avons relaté, dans notre dernier numéro, ce qui s'était passé dans les postes privés. On les avait d'abord priés de prendre, en ce qui concernait les informations, le relais des postes d'Etat. Puis, cette décision fut rapportée et l'on expédia, dans ces postes, un fonctionnaire du Ministère de l'Intérieur. Ce personnage ne se contentait pas de censurer les informations qui lui déplaisaient : il imposait celles qui pourraient faire croire à un échec de la grève.

Un de nos confrères a révélé le nom de l'un de ces censeurs : M. Genébrier, propre fils, paraît-il, du chef de cabinet de M. Daladier. On pratique volontiers le despotisme dans l'entourage du fils du boulanger.

Les journalistes de la radio supportèrent mal, on s'en doute, cette atteinte à leur liberté. Les salles de rédaction des différents postes retentirent à plusieurs reprises des éclats de discussions qui n'étaient pas toujours courtoises. Du moins, ces confrères pourraient-ils espérer qu'après la grève générale, ils seraient débarrassés de l'odieuse contrainte.

Pas du tout. Les censeurs revinrent le 1^{er} décembre, revinrent le 2...

Ah ça ! Anastasie allait-elle s'installer définitivement à la radio ?

Finalement, le mardi soir 6 décembre, les « poulets » disparurent.

Attendez ! Le lendemain parvenait dans les postes d'émission cette nouvelle effarante :

La Commission des P.T.T., à la demande du ministre, M. Jules Jullien, avait voté un crédit « symbolique » de 1.000 francs pour l'organisation d'un contrôle rigoureux des informations radiodiffusées.

Traduisez : le principe d'une censure permanente de la radio venait d'être adopté. « La pensée doit être libre ! » déclarait M. Daladier devant les fondateurs de Radio-Liberté.

Libre, elle le sera, à la radio française comme elle l'est à la radio allemande.

Voilà où nous en sommes trente mois après la victoire du Front populaire.

...Il est vrai qu'entre temps, il y a eu Munich.

Et maintenant, chers lecteurs qui êtes aussi des auditeurs, qu'allez-vous faire ? Vous payez, chaque année, une taxe de 50 francs pour que la radio vous informe en toute objectivité.

Allez-vous tolérer que cette taxe serve à payer des censeurs ? Allez-vous accepter qu'on vous mente, qu'on vous bourre le crâne, qu'on insulte vos sentiments les plus chers ?

Souffrirez-vous que vos 50 francs pèsent moins lourd dans la balance que les 30 deniers dédaigneusement jetés par un M. Maillard, manitou de la grande presse, dans l'escarcelle de nos gouvernants ?

Auditeurs, vous allez avoir la parole.

Dans deux mois — en février — vont avoir lieu les élections radiophoniques. Il faut qu'elles soient un plébiscite irrésistible en faveur de la liberté.

Nous ne pourrions mieux terminer que par cette belle citation de Paul Vaillant-Couturier, qui, à deux ans de distance, nous trace notre devoir :

« Nous voulons une radio propre et sincère, c'est-à-dire dégagée de toutes les forces d'obscurantisme et libérée de la servitude de l'argent... Née du progrès, nous pensons que la radio doit servir le progrès, c'est-à-dire aider à la conquête par l'homme de toute sa dignité. »

L'AUDITEUR X.

♦ M. Jules Romains est sans doute un écrivain de talent. Mais le talent ne s'accompagne pas toujours de courage et de clairvoyance. L'autre jeudi, M. Jules Romains n'a pas hésité, au micro, à faire l'éloge de M. Daladier, dont le gouvernement, dit-il, « est la dernière chance de la démocratie ». La récompense ne s'est pas fait attendre. M. Jules Romains vient d'être nommé membre de nous ne savons plus quel organisme officiel. Cette trahison valait bien un fromage...

♦ A l'une des émissions organisées par notre confrère Le Canard Enchaîné, on put entendre ce dialogue : « Nous avons parmi nous deux personnalités de marque : M. Daladier 36 et M. Daladier 38... Au fait, que prenez-vous, Monsieur Daladier 36 ? Un Pernod, je parie ?... Et vous, Monsieur Daladier 38 ? Un Pernod aussi... Allons, pour une fois, vous voilà d'accord... » Pendant ce temps, heureusement, le censeur était sans doute occupé à tripatouiller une dépêche...

♦ Une nouvelle création de Radio 37 : Paris, Carrefour du Monde. C'est une réussite. La première émission était consacrée aux Autrichiens de Paris. On nous a fait entendre quelques-uns des nombreux artistes que la terreur nazie a chassés de leur patrie. Il ne doit pas en rester beaucoup dans la malheureuse Vienne !

♦ Bravo pour les diverses retransmissions du match de football France-Italie à Naples. Radio-Paris, Radio-Cité et le Poste Parisien se sont distingués ce jour-là. Emissions parfaitement claires, qualité des speakers... Ceux du Poste Parisien surent relever la muflierie des autorités fascistes qui, après que l'orchestre eut exécuté *Giovinetto*, refusèrent de faire jouer la *Marseillaise*. Et l'on perçut nettement les coups de sifflet (ô combien spontanés !) à l'adresse de nos équipiers qui avaient commis le crime de ne pas faire le salut romain.

A ce propos, savez-vous que M. Jules Rimet, président de la F.F.A., a trouvé le moyen d'excuser la goujaterie fasciste ? « A Naples, a-t-il déclaré, ça se passe toujours ainsi. » Alors, puisqu'il le savait, pourquoi a-t-il exposé son équipe à un tel affront ?

VOUS POUVEZ ECOUTER :

JEUDI 15. — *La Figurante*, 3 actes de F. de Curel (Paris-P.T.T., 20 h. 30) ; *Le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine (Radio-Paris, 17 heures 45).

VENDREDI. — *Madame Quinze*, de Jean Sarmant, avec la Comédie-Française (Radio-Paris, 20 h. 30) ; *Arlequin Sauvage*, 3 actes d'après Delisle, avec « Art et Travail » (Tour Eiffel, 17 h. 30).

SAMEDI. — *Allons au devant de la vie*, de Mme Muse d'Albray et R. Destac (Lille, Toulouse, Limoges, 20 h. 30). Retransmissions de l'Opéra-Comique (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Montpellier, soirée). *Une femme qui a le cœur trop petit*, 3 actes de F. Crommelynck, avec « Mai 36 » (Paris-P.T.T., 23 heures). *La Chienne du Roi - La Dubarry*, 3 actes de H. de Lavedan (Radio-Paris, 20 h. 30).

DIMANCHE. — *L'Admirable Crichton*, 3 actes de Barrie (Paris-P.T.T., Marseille, Grenoble, 20 h. 30). Opéra-Comique (Lille, Toulouse, Limoges, soirée). *Fanny et ses gens*, pièce de Jérôme K. Jérôme, adaptée par Mme Méry et Pierre Scize (Paris-P.T.T., 15 h.).

LUNDI. — *Le Poisson Chinois*, pièce de Jean Bommart (Strasbourg, Rennes, Nice, à 20 h. 30).

MARDI. — Concert avec l'orchestre national : ouverture de *Don Juan*, de Mozart ; *Chants populaires russes*, de Liadov, etc. (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Montpellier, 20 heures 30).

MERCREDI. — *Les affaires sont les affaires*, d'Octave Mirbeau, avec la Comédie-Française (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Montpellier, 20 h. 30). Sélection d'opérettes de Maurice Yvain (Lille, Toulouse, Limoges, en soirée).

ÉTRENNES 1938 UN NOUVEAU LIVRE DE Romain Rolland POUR LA JEUNESSE



Un superbe album de 32 pages, illustré en quatre couleurs par Jean Trubert 15 fr.

Un choix de livres pour les jeunes

PREMIERE SERIE DE SEPT ALBUMS SOVIETIQUES		Le mystère du serpent à plumes, roman d'aventures illustré par Janser	
avec illustrations en couleurs et texte en langue française.		Le même ouvrage avec reliure « livre de prix »	9 »
M. ILINE :		Lisa TEITZNER :	
Comment l'automobile apprend à marcher	3 »	Hans et son lièvre enchanté, le merveilleux voyage d'un enfant autour du monde	7 50
S. MARCHAK :		Iouri OLECHA :	
Au feu	2 50	Les trois méchants gros, avec illustrations de Lalonde	7 50
Bagages	2 50	Le même ouvrage avec reliure « livre de prix »	15 »
Le citoyen distrait	2 50	Bertha LASK :	
Les poupons au jardin d'acclimatation	5 »	A travers les âges, voyage d'un enfant sur un cheval ailé ; un vol. de 128 p. 19 x 22 cm., illustré par N. Altman	15 »
A. BARTO :		Le même ouvrage avec reliure « livre de prix »	18 »
La petite plumeuse	3 »	Hermynia zur MUHLEN :	
Les joujoux	4 »	Les amis du petit Pierre, un vol. de 102 p. 19 x 22 cm. avec dessins, hors-texte et image en quadrichromie de Rosianu	15 »
La collection des sept albums	20 »	Le même ouvrage avec reliure « livre de prix »	18 »
René LELU :		P. VAILLANT-COUTURIER :	
Trotte-menu chez les chasseurs d'images, illustrations de Trubert	12 »	Jean sans Pain, histoire pour tous les enfants ; un vol. 19 x 22 cm., illustré par J. Lurgat	15 »
Léopold CHAUVÉAU :		Sur papier alfa	40 »
Les deux font la paire ou les Entretiens de Léopold avec le Petit Père Renaud, avec illustr. de l'auteur	9 »	Le même ouvrage avec reliure « livre de prix »	18 »
Le roman de Renard, nouvelle édition, version pour la jeunesse de cette œuvre célèbre écrite spécialement et illustrée par l'auteur	7 50		
R. DUCHATEAU :			
Le trèfle noir, grand roman d'aventures, illustré par Janser	9 »		

ÉDITIONS SOCIALES INTERNATIONALES
24, Rue Racine, PARIS

Pour la première fois en France un journal est poursuivi à la requête d'un chef d'Etat étranger

"REGARDS" et Jacques ROUMAIN en correctionnelle

NOTRE ami Jacques Roumain et notre gérant Saint-Dizier ont comparu le 5 décembre devant la 12^e Chambre correctionnelle. Ils s'y trouvaient à la demande du Quai d'Orsay, docile aux injonctions de M. Léonidas y Trujillo, dictateur de la « république » de Saint-Domingue, qui avait vu quelque inconvénient à ce que « Regards », par la plume de J. Roumain, relatât de façon exacte les affreux massacres d'octobre 1937.

C'est la première fois qu'un journal français est poursuivi pour « outrage à chef d'état étranger », en vertu d'une loi reprise de l'arsenal de la Restauration, et étendue par le triste M. Laval aux membres des gouvernements étrangers. Il est vraiment curieux que ces poursuites tombent au moment précis où M. Bonnet médite, tout en le démentant selon son habitude, un accord de presse avec le gouvernement hitlérien, comme pendentif à la déclaration franco-allemande de la semaine passée.

Des personnalités françaises de premier plan se sont émues de cette atteinte à la liberté, à toutes les traditions d'indépendance qui furent longtemps celles de la presse de notre pays, et qui restent celles des journaux honnêtes.

C'est ainsi que M^r Zévaès put lire à l'audience des lettres qui, s'indignant contre des poursuites aussi ridicules qu'odieuses, constituent pour Jacques Roumain et pour nous de précieux témoignages de solidarité. Non, la presse française ne se laissera pas bailloner ! Citons, parmi les témoignages produits au procès, ceux d'anciens ministres comme M. Elbel, François de Tessan et Monnerville, ceux d'écrivains qui honorent la littérature française comme Roumain Rolland, Jean Cassou, Charles Villard, ceux d'une femme de grand cœur et de grand talent qui est un des meilleurs journalistes de ce temps, Andrée Viollis, ceux d'André Morizet, sénateur socialiste et maire de Boulogne, de Jacques Kayser, vice-président du parti radical-socialiste, de Emile Kahn, président de la Ligue des Droits de l'Homme, de M^r Willard, etc...

Jacques Roumain, écrivain de talent

et homme probe et courageux que nous nous honorons d'avoir pour collaborateur, fit une déclaration émouvante, sobre et courageuse. Il repoussa avec dignité les paroles de haine de M^r Lémery, qui représente, contre ses frères de race, le dictateur de Saint-Domingue, et qui se laissa aller à de singuliers écarts de langage. Il se livra également contre « Regards » à des insinuations qui ne relèvent que de notre mépris. Nous dirons simplement que cela nous étonne peu de voir un Trujillo défendu par un M^r Lémery.

M^r Paul Vienney, dans une plaidoirie brillante et non sans humour, établit avec force la matérialité des faits que Jacques Roumain, faisant son métier, son devoir de journaliste, avait relatés avec modération. Il cita les conclusions de la commission d'enquête américaine instituée sur ces tragiques événements et qui confirment entièrement nos révélations.

M^r Zévaès, qui défendait notre gérant, montra, avec le grand talent qu'on lui connaît, le non-sens que représentent de telles poursuites. Il répondit comme il convenait aux petites imprudences de M^r Lémery. Dans une magnifique improvisation, il évoqua la tradition des grands écrivains et polémistes libres qui, proscrits par l'Empire, ne brisèrent par leur plume mais continuèrent de l'exil à dénoncer la tyrannie.

Renaud de Jouvenel vint à la barre affirmer ce que ses voyages en Amérique du Sud lui ont permis de constater, à savoir que les... procédés de M. Trujillo, décrits par notre journal, sont de notoriété publique dans toute l'Amérique du Sud. Gabriel Cudenet, également cité comme témoin, défendit avec fougue les droits du journaliste indépendant, que l'on conteste en la personne de Jacques Roumain. Il montra le danger que représente la tendance qui s'affirme par ce procès de restreindre la liberté de la presse. « Nous verrons-nous désormais enlever le droit, dit-il, de dénoncer les complots que nous découvririons contre la France, pour ne pas déplaire aux dictateurs ? »

Le jugement a été renvoyé à huitaine. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

ACTUALITES



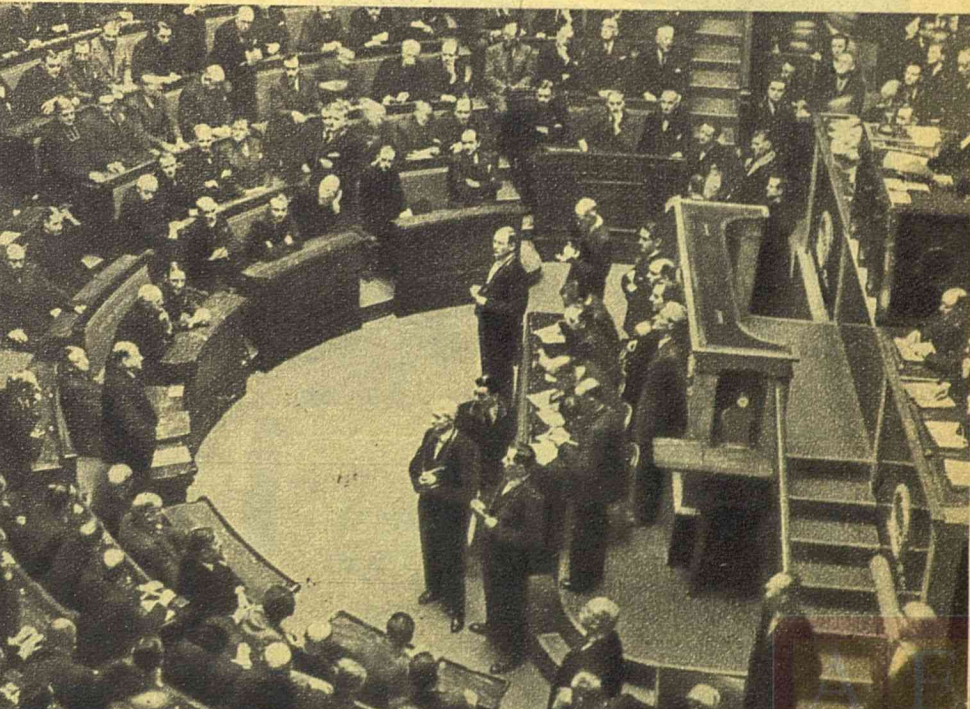
Grâce aux toiles prétentions mussoliniennes, le Quartier Latin a connu, ces derniers jours, une grande effervescence, où le plus joyeux humour avait sa place. Le défilé de 6.000 étudiants, réclamant sur l'air desampions que « Venise nous revienne », laissait entrevoir fortement, à travers une allure burlesque, l'opposition totale de toute la jeunesse, aux revendications italiennes. De semblables manifestations se déroulent dans toute la France.



Une vue du gigantesque meeting qui se tint au Vel' d'Hiv' samedi dernier, et au cours duquel Maurice Thorez fit avec force le procès des politiques néfastes qui ont à leur actif : la capitulation de Munich, les décrets-lois de misère, l'odieuse répression contre la classe ouvrière, etc...



Les hasards de l'enquête sur l'enlèvement d'un industriel parisien ont amené les policiers à perquisitionner dans la villa de l'un des bandits, un nommé Gaston-Robert Lhotte, châtelain en S.-et-O. Les inspecteurs ont eu la surprise d'y découvrir un véritable arsenal : fusils-mitrailleurs italiens, balles italiennes, etc.; en bref : un sérieux dépôt du C.S.A.R. ! Une preuve encore que la Cagoule continue sa sinistre besogne. A quand l'arrestation de ses chefs véritables ?



Tout ce que la Chambre française compte de gens de droite, de réactionnaires et d'authentiques chouans, a voté samedi pour M. Daladier, qui a fait ainsi péniblement sa nouvelle majorité. Il avait auparavant prononcé un discours bien peu digne d'un président du conseil français. Debout, au banc du gouvernement qu'il accuse encore envers et contre le pays, on le voit ici répondant au président Herriot.

**Q U'AVEZ-VOUS fait pour
aider "REGARDS" à
augmenter sa diffusion ?**

AVEZ-VOUS

organisé des dépôts ?

AVEZ-VOUS

gagné des lecteurs ?

LE MUSIC-

Comment mille et un acteurs
composent la féerie
parisienne

par Yves BONNAT

JE ne connais rien de plus désespérant que ces programmes offerts par les agences de voyage aux visiteurs de Paris. Le Baedeker en main, l'étranger, dans son car confortable, subit avec une béatitude qui n'a d'excuse que son ignorance, les discours définitifs des guides, en des escales déterminées et rapides.

C'est au sortir de cette école pour touristes que chacun se croit en droit de prétendre qu'il connaît Paris.

« huitième merveille ».

Combien mieux j'aime le Parisien dégourdi et volubile, traînant à sa remorque le cousin de province ahuri, et lui faisant visiter son Paris, dont il est fier comme d'une maîtresse, qu'il dévoilerait à tout venant, pour sa vanité personnelle, en vrai propriétaire.

La vraie « Visite de Paris », celle qui vous plonge dans une féerie sans truquage, dont on sort saoulé, épuisé de trop d'abondance, je pense qu'on ne peut mieux la faire que sur la selle d'un triporteur, y jouant soi-même son rôle de virtuose, et n'en perdant, l'œil vif et la gouaille au bord des lèvres, pas une miette...

Il ne s'agit pas de faire un stage devant le Panthéon, de « monter à la Tour Eiffel », moins encore de compter les batailles gravées dans la pierre de l'Arc de Triomphe. Mais qu'un rais de soleil vienne barrer le gris bleuté d'un monument familier, que des drapeaux égayent un jour telle façade, qu'une foule se rassemble devant les grilles de tel palais auguste, qu'une nuée rouge s'amasse le soir au-dessus des toits fardant la nuit en fille galante, qu'un marchand de bretelles bonimenteur devienne la vedette du trottoir; voir, entendre, sentir tout cela et s'en émouvoir, voilà ce que je crois être la véritable connaissance de Paris, d'un Paris vivant d'un souffle personnel et unique.

Un animal familier, grondeur mais domestique, qui, tantôt vrille la terre de la capitale, tantôt s'envole par-dessus les arbres, la plus belle conquête du Parisien : le métro. Combien d'idylles naissent dans ses flancs tièdes où les acteurs de l'opéra de Quat'sous viennent tromper la nuit glaciale.

Plus sympathique que les stupides autobus à la course inégale, secret et intime, parfois trop obèse de par ses entrailles humaines, il a aussi des allures de scenic-railway qui font rêver les enfants riches prisonniers de leurs voitures de maîtres.

Les maisons de Passy semblent l'enfanter et le projeter par-dessus la Seine. Il galope dans un grand bruit sur la passerelle du boulevard de Grenelle, poussant de petits sifflements d'asthmatique. Dessous lui, indifférentes à son tapage les maraîchères chantent les fruits

« Y'a d' la joie » dans la rue lorsque s'y installent les balançoires, les manèges et les balançoires foraines.

← Ici l'artiste en vitrines avait des goûts somptueux.



Un orchestre ambulant égrène les derniers refrains en vogue.



Une vedette du music-hall de la rue, pas grande, mais authentique et convaincante.

IC-HALL

urs

AT

que ces
voyage
main,
subit
se que
fs des

cha-
Paris.

volu-
province
est fier
venant,

plonge
saoulé,
peut
jouant
œil vif

...
e Pan-
core de
Arc de
le gris
apeaux
semble
nuée
ant la
les bo-
enten-
que je
n Paris

ne, qui,
le par-
isien :
ncs tiè-
iennent

course
par ses
ic-rail-
iers de

le pro-
d bruit
sant de
indiffé-
s fruits

music-hall
grande, mais
convaincu

de la terre et de l'eau : « Qui n'en veut, qui n'en veut d' ma bell' romaine ? A cent sous pour la finir. » « Les trois pour vingt sous, les trois pour vingt sous. » « Tiens ma mignonne, v'là l'bon poids. » On voudrait, bien sûr, tout acheter; tout est si beau de couleurs et de formes : fruits, légumes, laitages, poissons et viandes; un arc-en-ciel de choses qui se mangent. Même les marchandes font envie, bien soufflées et bien roses. Derrière les cages, en bordure du trottoir, des clochards cherchent, parmi les épilures, quelque chose de comestible ou de revendable...

...Entourés de soldats du train, de Sénégalais et de sous-officiers arabes aux uniformes somptueusement brodés — nous sommes dans le quartier de l'Ecole Militaire et des casernes — un orchestre ambulante égrène les refrains en vogue. Et l'on anonne en chœur : « Le plus beau tango, La Madone au vitrail, Fleur Bleue ou Ma Banlieue. »

Car il n'y aurait pas de « Vray et gay Paris » sans musique. Orphée est le dieu invisible de la rue. Il chante par la porte entr'ouverte d'une boutique de disques et d'appareils de radio. Il défile à grands ratapans en tête du régiment, il fait danser les soirs de Quatorze Juillet aux terrasses des cafés, fait tourner le vieux manège des enfants sages sous les frondaisons rouillées des Champs-Élysées, des Tuileries, du Champ-de-Mars ou du Luxembourg, s'éveille la voix dans le tintamarre rutilant de la Foire du Trône.

Mais c'est au centre de la ville, à l'opéra, qu'il dirige son grand orchestre. Pas dedans le Palais Garnier — c'est trop classique — mais autour et alentours. Juché sur le belvédère du terre-plein, déguisé pour la circonstance en agent de police, il anime de son bâton blanc la grandiose symphonie des clacksons, des sonneries et des sifflets de circulation, des engueulades de chauffeurs et des vociférations des marchands de journaux.

Vivent les marchands de journaux ! Ils sont les derniers survivants des personnages d'images d'Épinal illustrant les fameux « cris de Paris ». Leur chœur a ses vedettes, ses virtuoses et ses humoristes. Il en est qui psalmodient les titres comme des héros de tragédie antique, d'autres qui les chantonnent, d'autres encore qui n'en expectorent que les premières syllabes.

Triste, mais dispensateur de joie, plein de bonne volonté, l'accordéoniste aveugle exécute, pendant ce temps, en grand solo, « Cavalliera Rusticana », scandée avec trop d'irrégularité par la chute des pièces de nickel dans la sébille.

Le marchand de petits boxeurs en carton arbitre un combat suspendu à un fil, et son compère surveille de l'œil l'arrivée des agents. A la sauvette, tel est le nom gracieux de l'illégalité de la profession. A la sauvette : les gitanes qui vendent des fleurs et leurs sourires étranges; à la sauvette : le voyou et sa valise pleine de bas; à la sauvette : le clochard et ses lames de rasoir qui écorchent la joue; à la sauvette aussi, les filles, fardées et parées comme des divinités orientales

de la RUE

mais dont les papiers ne sont pas en règle; à la sauvette encore la pègre en chapeaux clairs et souliers orangés des rues où chaque numéro est celui d'un bistrot.

Les rues de Paris ont pour la plupart chacune un visage caractéristique. Il y en a qui font penser à de lointains villages, d'autres qui sont tendres, d'autres gaies, d'autres, enfin, lamentables, mais toutes sont marquées d'une sorte de vie intérieure. Celles du cœur de la ville qui affluent vers les grands boulevards comme autant de vaisseaux nourriciers sont spécialisées.

On vend rue de Paradis porcelaines et verreries de toutes qualités, rue d'Hauteville les fourrures de l'Alaska, Faubourg Saint-Martin chansons, instruments de musique et contrats d'artistes de music-halls, rue de la Paix les chefs-d'œuvre de la couture et de la bijouterie, rue de Seine, rue La Boétie et faubourg Saint-Honoré, les tableaux, et quai Malaquais les antiquités.

Ailleurs se traitent les affaires moins spectaculaires de la haute finance. C'est le grouillement et le brouhaha de la Bourse, où sur le marché extérieur les commis d'agents de change entonnent des hymnes traditionnels lorsque les cours les mécontentent.

Petite finance, petites combines : les turfistes s'agitent aux abords des P.M.U. et s'entassent dans des cars racoleurs qui rasent le trottoir, et, ce faisant, gênent la course des autres véhicules. Il faut alors entendre s'invectiver les automobilistes de toutes catégories. Le fait de tenir un volant en plein boulevard crée une familiarité aux amusantes manifestations. Les « Espèce de ... ! » « Va chez Versigny ! » et autres expressions plus ou moins rudes, sortent tout aussi bien des lèvres de la belle conductrice que des moustaches du chauffeur de taxi. Parmi leurs voitures se faufilent les élégants et acrobates cyclistes qui bousculent avec désinvolture le code de la route; narguent les agents et lancent le dernier mot à succès de la rue : « Tu travailles de la pellicule ! » ou « Minute papillon ! » avec la même rapidité qu'ils donnent leurs coups de pédales.

A l'embellissement des vitrines s'emploient des artistes célèbres ou d'obs-curs artisans.

Parfois, Paris se transforme en stade : c'est la pittoresque course des charbonniers.



Et, longeant paisiblement cette agitation qui éblouit et affole les provinciaux, il y a, frappant contraste, les badauds. Les badauds, dont on se demande comment ils peuvent être aussi nombreux et disposer de tant de loisirs. Ils flânent en quête d'un joli mollet, d'un bel accident, d'un étal de camelot, d'une manchette de journal à lire sans déboursier cinquante centimes, d'une originale vitrine ou d'une nouvelle affiche.

Ces affiches et ces vitrines, elles sont le plus bel ornement de la rue parisienne, une sorte de musée en plein air à la perfection duquel s'emploient des artistes célèbres et d'obs-curs artisans. Parfois, certains personnages, beaucoup plus à la recherche d'un peu de monnaie que soucieux d'embellir les trottoirs, y tracent, aux craies de couleurs, d'immenses dessins, illustrant une invitation en lettres majuscules qui sollicite la générosité du passant; d'autres, qui font déjà figure de professionnels, exposent contre les soubassements des immeubles d'affreux tableaux, à l'huile ou en timbres-poste. A côté d'eux des marchands de bas et de pull-overs, ou de dixièmes de la Loterie, se sont installés sous une porte cochère, un magasin fait de trois caisses. Deux fois par an, leur font face les petites barques dites de Noël, où le camelot — appelé aujourd'hui « démonstrateur », se donne des allures de commerçant. Dans ce camp-volant de petits marchands, les kiosques des fleuristes jettent des notes d'éternel été, rappellent qu'il existe encore, malgré l'artifice des villes, une nature quelque part. Ces fleurs ne sont d'ailleurs pas les seules à rappeler l'existence de la nature.

(Suite page 20).



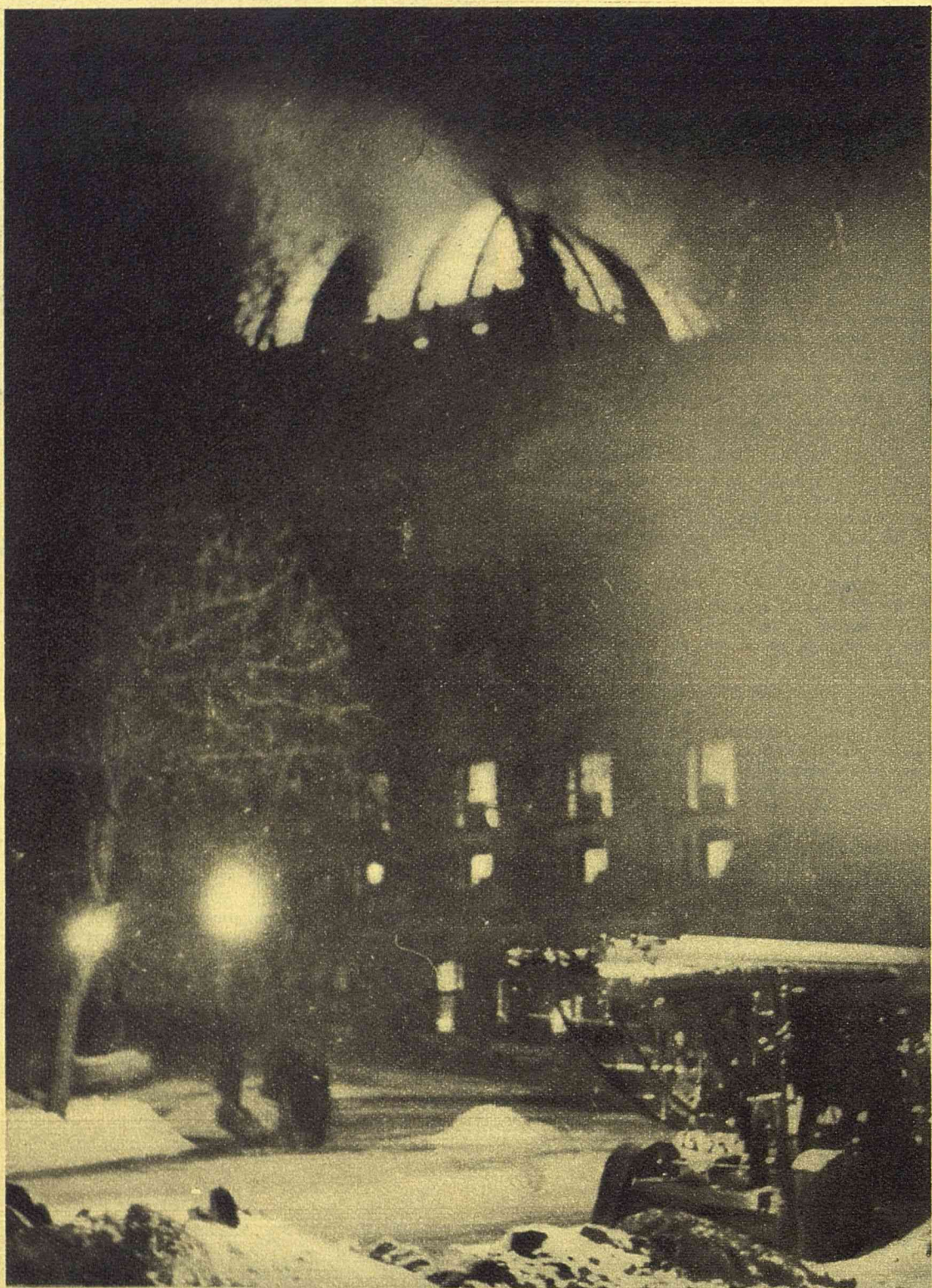
L'électricité a fait de l'ancienne Ville lumière éclairée au gaz, un formidable brasier.



LE VRAI VISAGE DU

UN « accord » franco-allemand vient d'être signé. Nous avons voulu montrer ici avec qui MM. Bonnet et Daladier l'ont signé. Nos lecteurs trouveront donc, dans cette page, un tableau, bien incomplet, de la civilisation hitlérienne. Il y manque, notamment, un aperçu de l'œuvre de l'aviation nazie en Espagne. Car Hitler étend aux autres peuples la sollicitude de caractère spécial qu'il témoigne au sien. Il regrette l'absence en France de ces camps de concentration qui sont une des marques du génie nazi. En concordance avec la venue de M. von Ribbentrop à Paris, les « revendications » italiennes sur la Corse, la Tunisie et sur plusieurs départements français s'affirment avec une violence concertée. Nos lecteurs trouveront donc également, dans ce numéro, un article de Pierre Unik sur le sens véritable de la visite de von Ribbentrop et des manifestations antifrançaises de Rome, une enquête de notre envoyé spécial F. Pauriol en Corse et un reportage photographique de Chim sur la Tunisie.

CEUX QUE, VIVANTS



Le Reichstag en flammes, dans la nuit du 27 au 28 février 1933. Cette provocation nazie servit à mettre hors la loi les organisations démocratiques. Les incendiaires sont connus, même de M. Georges Bonnet. Ils ont, depuis, allumé d'autres incendies dans le monde.



Le travail forcé, sous la garde des nazis armés, au camp de concentration d'Oranienburg.



Un beau portrait de Goethe (ci-dessus), l'un des plus grands esprits de la véritable Allemagne, celle des philosophes et des grands musiciens, l'Allemagne de Kant, de Beethoven, de Marx. Goethe, dont le génie honore l'humanité, salua notre révolution française. Et voici ce que les nazis font de la culture dans le pays de Goethe (ci-dessous). Des membres des jeunesses hitlériennes ramassent des livres qu'on leur jette par la fenêtre d'une bibliothèque et se préparent à aller les brûler. Goethe, de nos jours, vivrait en exil.

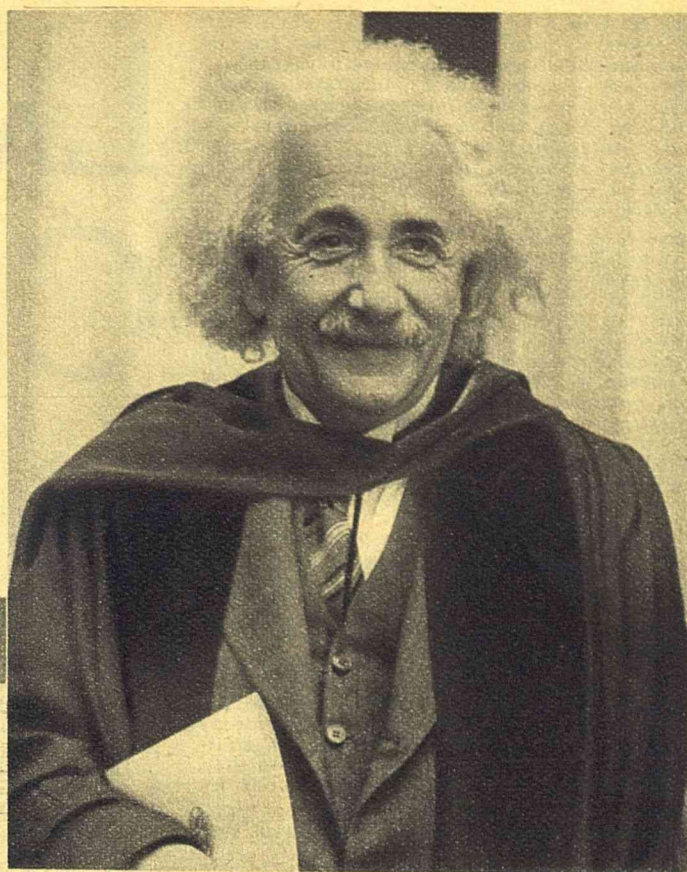


III^e REICH

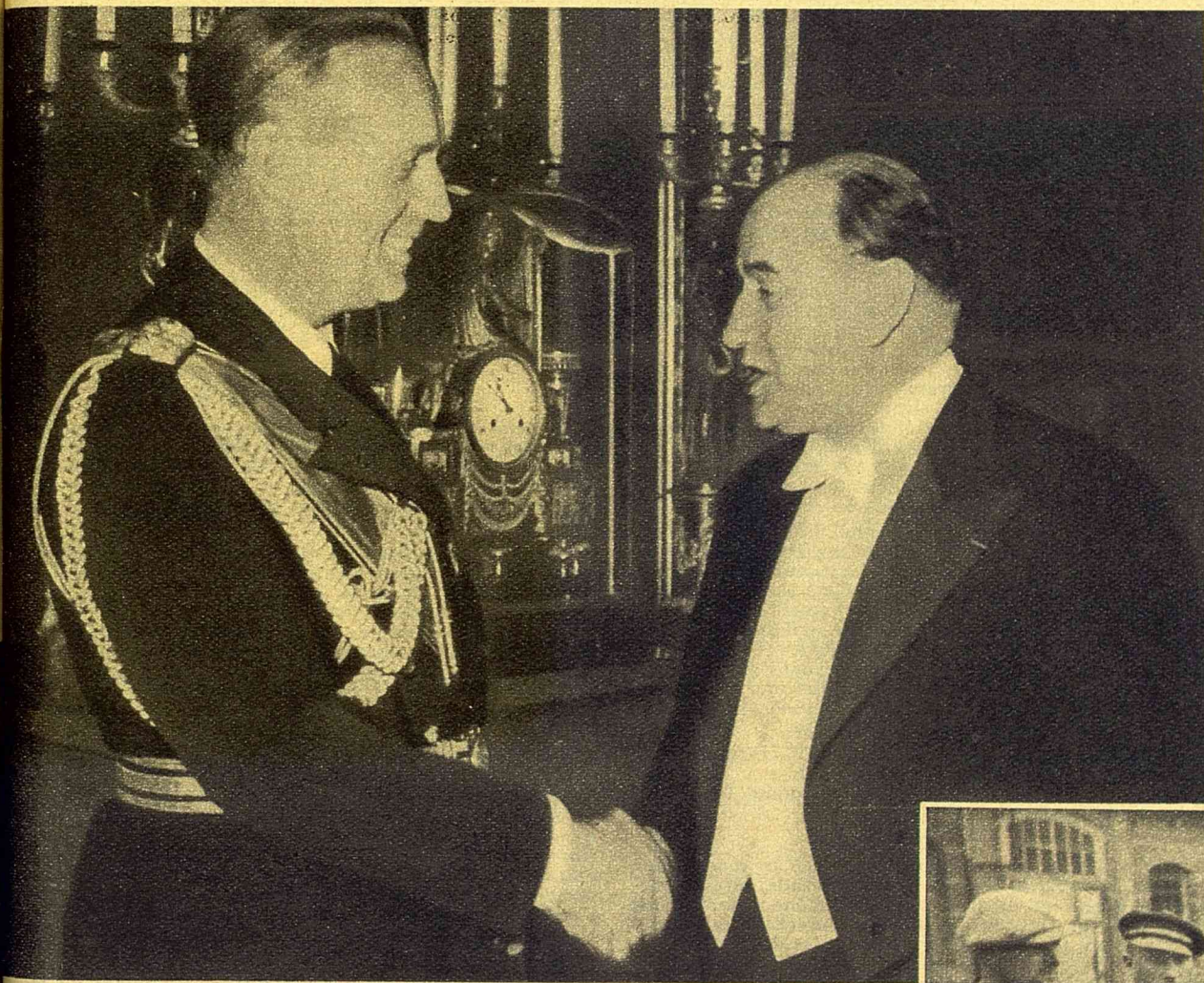
MORTS, HITLER PROSCRIT



Thomas Mann, auteur de « La Montagne magique », l'un des plus grands écrivains allemands, vit en exil.



Albert Einstein, le grand savant allemand, qui révolutionna la science moderne, vit en exil.

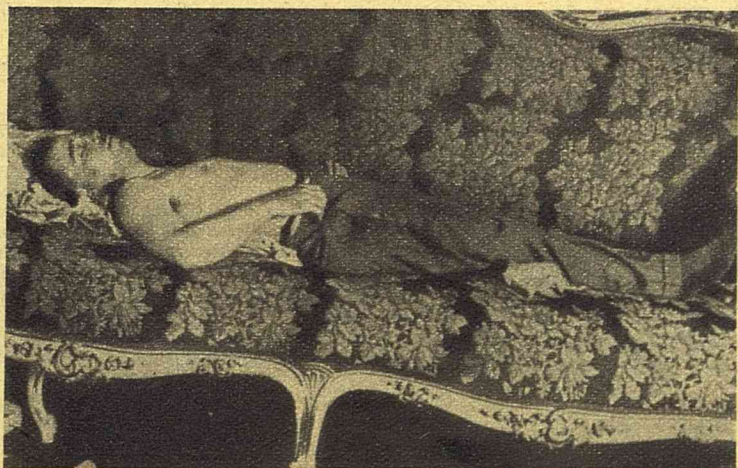


Dans le Salon de l'Horloge, au Quai d'Orsay, Herr von Ribbentrop et M. Edouard Daladier, la main dans la main.



Les pantalons coupés, les pieds nus, un grand avocat de Berlin, juif, est contraint de parcourir les rues de la capitale allemande avec une pancarte infamante. Civilisation hitlérienne.

Prisonniers au camp de concentration d'Oranienbourg. Il est ainsi des dizaines de camps en Allemagne, où des milliers d'hommes subissent les pires sévices et meurent, parce qu'ils sont socialistes ou communistes, démocrates ou chrétiens ou juifs. Il y a parmi eux des ouvriers, des paysans, des écrivains, des avocats, des prêtres.



Le chancelier d'Autriche Dollfuss, après son assassinat par les nazis, le 15 juillet 1934. En juillet 1938, une plaque était inaugurée à Vienne par M. Seyss-Inquart à la mémoire des assassins, héros du III^e Reich.



DONC, M. Von Ribbentrop a signé à Paris avec M. Georges Bonnet une déclaration franco-allemande. En voici le troisième paragraphe : Les deux gouvernements sont résolus, sous réserve de leurs relations particulières avec les puissances tierces, à demeurer en contact sur toutes les questions intéressant leurs deux pays et à se consulter mutuellement au cas où l'évolution ultérieure de ces questions risquerait de conduire à des difficultés internationales.

« Sous réserve de leurs relations avec des puissances tierces. » Tiens ! Tiens ! Prenons une puissance tierce, l'Italie par exemple. Quelles sont les relations de l'Allemagne avec l'Italie ? Voici ce qu'en dit le *Giornale d'Italia* du 6 décembre, jour de la signature bonneto-ribbentropienne, et de la violente manifestation antifrançaise devant l'ambassade de France et devant le bureau de voyages français : « L'Italie et l'Allemagne, qui ont de communs problèmes et de communs destins, marchent ensemble avec une volonté résolue et un esprit de responsabilités. » Le même journal affirme, d'après le correspondant du *Temps*, que l'Italie est sûre de l'appui de l'Allemagne. Le *Temps* dit également : « Quant aux relations italo-allemandes, elles sont présentées dans tous les journaux comme si l'Italie fasciste et l'Allemagne naziste étaient, en toute circonstances, indissolublement liées... En lisant de telles formules, on peut même se demander si l'affaire de Tunis n'est pas en chantier, si l'on peut dire, depuis longtemps... L'histoire nous dirait-elle un jour que dans l'esprit de l'Italie fasciste l'axe Rome-Berlin a été forgé par l'irréductible méditerranéen ? » Il est vrai que l'honorable M. Daladier, qui n'est pas difficile, a « rassuré » les populations de Corse et de Tunisie au sujet de manifestations « auxquelles, dit-il, le gouvernement italien a d'ailleurs déclaré être totalement étranger ». Oui mon chat. Le d'ailleurs de M. Daladier est d'ailleurs tout un poème !

Quant à la presse nazie, voici ce qu'écrivit le 12 *Uhr Abendblatt* :

« C'est une affaire qui regarde exclusivement Rome et Paris. Si les excitateurs s'imaginent qu'il y a un changement dans l'axe, sous prétexte que l'Allemagne cherche à améliorer ses rapports avec la France, au moment même où l'Italie est en vive discussion avec celle-ci, ils expriment là une thèse que personne ne soutiendra. »

Le *Frankfurter Zeitung* est plus net encore. Selon le *Temps*, ce journal « déclare, en effet, les revendications italiennes au sujet de la Tunisie parfaitement justifiées, ou que cette province aurait dû échoir à l'Italie et que la France la lui a enlevée » sous le nez « en 1881, profitant de sa faiblesse momentanée. Les accords franco-italiens de 1935 n'ont plus aucune valeur, la situation européenne n'étant plus la même qu'en 1935 !... »

Et toute la presse est sur ce ton. Nous voilà prévenus.

Donc, les gouvernements français et allemand resteront en contact, « sous réserve de leurs relations avec des puissances tierces », et si les relations dans l'axe veulent que l'Allemagne soutienne les revendications de Mussolini, qui a laissé Hitler prendre l'Autriche (« Mussolini, je n'oublierai jamais cela de vous ») et qui l'a aidé à prendre la Tchécoslovaquie à Munich, nous laissons à M. Bonnet le soin de dire ce qu'il adviendra de ce contact.

Par ailleurs, les deux gouvernements se consulteront mutuellement « au cas où l'évolution ultérieure de ces questions risquerait de conduire à des difficultés internationales ». Nous savons déjà, hélas ! ce que donnent de semblables consultations quand MM. Daladier et Bonnet sont au pouvoir et que l'appétit hitlérien provoque des difficultés internationales. Cela donne Munich. Il y a gros à parier (une colonie française, par exemple), que le jour, prochain sans doute, où l'évolution ultérieure de la question des revendications coloniales hitlériennes suscitera des complications, les belles affirmations de M. Daladier sur l'intangibilité des possessions sur lesquelles flotte le drapeau tricolore tourneront en eau de Munich. Si toutefois le même M. Daladier était encore président du Conseil et ministre de la Défense Nationale (la défense nationale française, bien sûr).

Il ne faudrait tout de même pas oublier, malgré le désir de MM. Daladier et Bonnet d'être agréables aux instigateurs de pogromes du III^e Reich, que le 21 mai 1935 Hitler dit au Reichstag « L'Allemagne n'a ni l'intention ni la volonté d'intervenir dans la politique intérieure de l'Autriche ou d'annexer l'Autriche ». Il disait encore, le 1^{er} mai 1936, que ceux qui prétendaient que l'Allemagne voulait envahir l'Autriche ou la Tchécoslovaquie c'étaient « des personnes qui ne veulent pas la paix ». Le 11 juillet 1936, enfin, était conclu un traité germano-autrichien selon lequel « le gouvernement du Reich reconnaît la pleine souveraineté de l'Etat fédéral autrichien ». Et après l'Anschluss, en mars 1938, Berlin donnait à Prague... et à Londres, l'annonce publique que « le gouvernement du Reich se considérait comme toujours lié par le traité germano-tchèque ».

Qui oserait donc affirmer que la déclaration franco-allemande n'est pas un chiffon de papier de plus ?

Que signifie donc, dans de telles conditions et avec de telles prémisses, la déclaration franco-allemande ? Du côté allemand, c'est bien simple : L'ogre allemand, cet « homme-qui-a-toujours-faim », dont parlait récemment François Mauriac, il digère actuellement l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Et déjà il prépare ses prochaines conquêtes, car il ne s'accorde pas de répit. C'est le compère de l'autre côté du Brenner qui se charge pour l'instant d'injurier la France, « l'ennemi mortel, l'ennemi impitoyable du peuple allemand », selon « Mein Kampf ». Hitler, lui, s'occupe pour l'instant de nous endormir. Le représentant en champagne Joachim Von Ribbentrop est chargé de nous verser le soporifique. En attendant le printemps,

LA CROISADE du fascisme CONTRE la FRANCE

par Pierre UNIK

lorsque l'ogre aura de nouveau bien aiguisé ses dents.

Il est triste, il est abominable de constater que les ministres que pour son malheur la France n'a pas encore chassés vont au devant de cette manœuvre mortelle, sous la houlette du comité cagoularesque France-Allemagne.

Quoi, le Reich hitlérien se livre contre les Juifs à la plus atroce persécution que les siècles aient connue, le ciel des grandes villes allemandes est encore rouge de l'incendie des temples et les camps de concentration retentissent des cris de milliers de nouvelles victimes. Pour le monde entier, le mot nazi veut dire torture, veut dire crime, veut dire bestialité, et c'est ce moment que l'anti-France, qui siège au Quai d'Orsay et rue Saint-Dominique, choisit pour festoyer (non sans avoir exclu du festin deux ministres, parce que Juifs... Quelle honte !) avec un des chefs de ceux qu'une loi nous interdit, paraît-il, de qualifier, puisque *Regards* est traîné en correctionnelle sur l'ordre du Quai d'Orsay pour avoir dénoncé les massacres de Saint-Domingue.

ECHANGES INTELLECTUELS

Il serait comique, si ce n'était sinistre, d'entendre à la radio (pauvre radio... il est vrai qu'elle prend l'habitude de nous en dire de raides, ces temps-ci), Von Ribbentrop déclarer :

« L'art allemand et la vie spirituelle de l'Allemagne doivent à la France des inspirations de valeur, de même que, de son côté, l'Allemagne a souvent enrichi l'art français. »

Sans blague ! C'est quasi-incroyable. L'homme qui ose venir parler aux Français de l'art allemand et de la vie spirituelle allemande est le représentant de ceux qui ont proscrit Einstein, Freud, Ludwig, Bert Brecht, Glaeser, Stefan Zweig, Thomas et Heinrich Mann, Bruno Walter, Kurt Weill, Reinhardt, des milliers de savants, d'écrivains, d'artistes, tout ce que la noble Allemagne contenait de haute pensée et d'art véritable, ceux qui ont sorti des musées les gloires de l'art libre, qui interdisent de peindre au grand artiste Hofer parce que Juif, ceux qui brûlent les livres et qui renient Heine et Goethe, ceux qui disent : « Quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver. » M. Von Ribbentrop, nous dit la presse avec attendrissement, est allé par deux fois visiter le Musée du Louvre. En attendant, sans doute, de le brûler.

M. Georges Bonnet n'a pas craint, lui non plus, dans son salut radiodiffusé à l'envoyé de Hitler, de parler de « l'appréciation mutuelle de la valeur des échanges intellectuels qui ont toujours existé entre les deux nations ». Il a tort, M. Georges Bonnet, avec son air de pélican malade et son œil de poisson mort, de prendre les Français pour des imbéciles. Qu'il réserve donc ses appréciations sur les échanges intellectuels pour les têtes à tête avec M. Daladier qui, dans son ignorance, prend la France pour un corps de garde et se prend lui-même pour un homme.

Des échanges intellectuels avec l'Allemagne, certes. Avec l'Allemagne. Mais pas avec les brutes qui chassent les intellectuels et les artistes quand ils ne les massacrent pas.

A TABLE...

En vérité, il y a aujourd'hui dans le monde une croisade contre la France. Cette croisade, elle se mène de Berlin et de Rome. Elle se mène hélas ! aussi de Paris, où l'entourage de M. Bonnet et le comité dit « France-Allemagne » en sont les foyers. Au déjeuner offert en l'honneur de Ribbentrop par ledit comité, dont les liaisons avec les cagoulares sont établies et universellement connues, assistèrent plusieurs ministres de cette République, que les amis de M. de Brinon rêvent d'abattre : M. Anatole de Monzie, celui qu'aiment tant les cheminots français, et M. Pomaret. Mme George Bonnet y était également. Et, entre autres illustrations, l'ancien gouverneur de la Banque de France, Emile Moreau, et les représentants de Daladier et Chautemps, et le six févrieriste Jean Goy et le comte de Fels, et M. Montigny, qui ne cesse de réclamer la dissolution du Parti Communiste, et qui plaide l'abandon de la Tchécoslovaquie longtemps avant Munich. On s'étonnera après cela que les cagoulares soient libérés les uns après les autres. Il ne s'agit pas seulement de faire de la place dans les prisons pour les ouvriers honnêtes qui n'ont pas déposé de bombes ni manipulé des mitrailleuses allemandes, mais on ne peut tout de même pas laisser à la Santé des gens dont les amis se rencontrent à table avec certains de nos ministres, s'ils ne s'y rencontrent pas eux-mêmes. Cela ferait mauvais effet.

M. Daladier, pour qui la Défense Nationale consiste sans doute à désorganiser notre production aéronautique puisqu'il ferme nos arsenaux et fait licencier de nos usines d'aviation des centaines d'ouvriers qualifiés (que M. de Monzie avait promis, il

est vrai, de remplacer par des garde-barrière), M. Daladier, donc, a été félicité par la presse allemande pour cette action antifrançaise. Voyez, en effet, comme Berlin se réjouit de ce que, sur les informations mensongères d'une presse mise au pas et d'une radio truquée, il a cru le 1^{er} décembre être « l'échec » de la grève générale. Les milieux officiels et la presse nazis se sont félicités, un peu trop tôt disons-le, de ce qu'ils appellent « le triomphe de M. Daladier, le fossé qui vient d'être creusé entre les fauteurs de troubles et ceux des Français qui pensent nationalement ». Si un fossé s'est creusé, c'est entre nos gouvernants soumis à Berlin et le peuple contre lequel ils ont mobilisé. Mais il est significatif de voir Hitler encourager M. Daladier à frapper la classe ouvrière française. C'est donc qu'il a intérêt à ce qu'elle soit frappée. C'est donc que l'union de tous les Français, classe ouvrière et classes moyennes, gêne Hitler. Cela nous dicte notre devoir, et cela montre pour qui travaille M. Daladier quand il sévit contre le peuple. Il faut noter que dans une interview au *National Zeitung*, journal d'Essen, M. Bonnet ose se prévaloir auprès de ses maîtres nazis de la mobilisation du 30 novembre. Quand nous vous disions que la croisade contre la France se menait aussi de Paris !

En voulez-vous une autre preuve ? Lorsque Mussolini organise, d'accord avec Hitler, une violente campagne de cris et de presse contre la France, ce qui soulève chez nous l'indignation de toute la nation unanime, savez-vous ce qu'écrivit *Gringoire* : « De cela, M. Mussolini est informé. Nous ne doutons pas qu'il ne désapprouve des manifestations intempestives, mais qui ne tirent guère à conséquence, et dont les *Pertinax* et autres adversaires de l'Italie s'emparent avec autant d'ivresse que de mauvaise foi. » En somme, si Mussolini veut la Corse et la Tunisie, selon la feuille chiappesque, c'est la faute à M. Pertinax. N'est-ce pas que c'est beau ! Mais cela montre qu'il n'y a pas que M. Ribbentrop qui veut nous endormir. Qui veut nous désarmer.

LA PROCHAINE CRISE

De cela, le peuple français a conscience. Les ma-mours entre Bonnet-Daladier et Ribbentrop-Hitler ne l'abusent pas. Il n'y eut qu'à voir comment le placier en mousseux fut escamoté, et soustrait aux « vivats » de la foule parisienne grâce au chemin de fer de ceinture.

Mais il ne faut pas se dissimuler la gravité de ce qui vient de se passer à Paris. Cependant qu'à Naples et Florence, les nazis se mêlaient aux fascistes italiens pour acclamer le Duce et le Führer, qu'à Turin le Consul allemand se faisait ovationner à son balcon par les manifestants contre la France, quelle nouvelle démission de la France Daladier et Bonnet ont-ils consenti à l'envoyé de Hitler ? Quel mauvais coup ont-ils tramé contre l'Espagne, c'est-à-dire contre la sécurité française ?

Dans les milieux dirigeants allemands, on dit : « C'est l'Italie qui devra provoquer la prochaine crise internationale ». Le rédacteur en chef du *New-York Times* remarque que « le ton de la presse italienne ressemble extraordinairement au langage que tint Gabbels pour préparer les revendications des *Sudètes* ». Mussolini veut un nouveau Munich, à son profit cette fois comme le premier était au profit de l'associé germanique. Le *Messagero* dit :

« Il est nécessaire de remettre en discussion tout l'équilibre européen en faisant leur part aux inéluctables aspirations des peuples qui se réclament de la justice, du droit historique, de la démographie, de la géographie. Il n'est pas licite d'accepter certains principes (les principes de Munich) quand il s'agit d'éviter une guerre dont on a peur, et puis de les renier quand une application ultérieure de ces mêmes principes comporte des révisions indispensables pour sauver la paix. Ce serait trop commode... »

Et Hitler l'encourage. Cela n'est pas de notre part une affirmation « partisane ». Ecoutez le *Temps*, peu suspect d'esprit antimunichois :

« La presse allemande consacre aussi de longues informations et des commentaires aux manifestations antitaliennes de Corse et de Tunisie, qu'elle décrit uniquement d'après la version italienne, les attribuant aux Juifs et à la « populace communiste ». Elle traite donc ces manifestations de scandaleuses et s'étonne que l'opinion internationale ne manifeste pas son indignation au sujet des carreaux cassés à Tunis, comme elle l'a fait pour ceux qui ont été brisés en Allemagne le 10 novembre » (sic).

Voilà ce que disait la presse allemande au moment où M. von Ribbentrop allait visiter le Musée du Louvre !

Il est décidément grand temps que MM. Daladier et Bonnet s'en aillent.

Ajaccio, décembre...

ALLER en Corse, c'est mieux comprendre le sens du tumulte italien.

Lorsque ayant quitté Mari-gnane par un clair matin et pris au-dessus de la côte l'altitude qui ramène l'eau et la terre aux proportions d'une carte en relief, on survole le littoral où gisent, au bas de contreforts mauves, Marseille ou Toulon, tout le problème méditerranéen se trouve brusquement tracé. Sous l'hydravion les lignes de sillage marquent les routes : Gibraltar, Algérie, Tunisie, Orient. Départ en faisceau des nerfs essentiels du commerce français. Marseille est à l'origine de ce faisceau. C'est elle qui anime les routes. A côté, Toulon sévère et mystérieusement tari veille... Garde nécessaire, les routes sont loin; leur insécurité croît avec la distance.

L'appareil lâche la côte. Il fonce au bruit régulier des moteurs sur la ligne où le ciel épouse la mer. Moins de deux heures après une côte surgit. Une côte sévère, d'aspect assez semblable au rivage provençal mais plus sombre. Au-delà de cette côte, par-dessus la terre, après la mer qui continue, une autre côte indistincte.

Devant c'est la Corse, plus loin l'Italie. La Corse campée sur les routes maritimes de Tunisie et d'Orient. Les autres routes sont à portée.

La Corse paraît tourner le dos à l'Italie; elle lui présente son aspect le plus marécageux, le moins hospitalier. Et l'Italie en a son horizon bouché. La Corse gêne l'Italie, elle la gêne et elle pourrait la menacer. Elle la menacerait si la France n'était la France, si la France ressemblait à l'Italie mussolinienne. Mais la France est la France...

L'impression visuelle du passage d'Air-France n'est pas seulement une impression. Des hommes plus graves et plus sérieusement penchés sur les problèmes que le passager sur la mer partagent sa manière de voir.

Qu'on en juge. Nous cédon la parole à MM. Hummel et W. Siewert, spécialistes nazis des problèmes méditerranéens. A la page 95 de leur ouvrage « La Méditerranée » (traduction française publiée chez Payot en 1927), il est écrit:

« Depuis que la Corse est devenue française, la situation de la France en Méditerranée occidentale s'est par cela même fortement consolidée dans le bassin occidental de la Méditerranée. La Corse s'avance comme un coin entre la mer de Ligurie et la mer Tyrrhénienne et menace la côte italienne voisine et le détroit qui sépare l'île italienne de Sardaigne de la Corse. La distance depuis la Corse est de 84 km. seulement jusqu'à la côte toscane, de 150 km. jusqu'à Gênes, de 200 km. au plus jusqu'à Rome, Milan, Turin. Avec le rétrécissement actuel des distances, la Corse constitue ainsi une base idéale pour des attaques par l'air. Avec le grand port de guerre français de Toulon et le point

« d'appui de la flotte française de Bizerte (Tunisie), la Corse constitue pour la France une puissante position stratégique dans la Méditerranée occidentale, position qui ne convient pas seulement pour la défense, mais encore pour l'offensive. Une interruption des très importantes communications entre Toulon et l'Afrique du Nord pourrait en effet être compensée par l'emploi de la route de l'Atlantique que tandis qu'une attaque réussie sur les moyens de communication entre l'Italie du Nord et l'Italie du Sud, en particulier une destruction des chemins de fer côtiers italiens aurait une action anéantissante. C'est pourquoi l'Italie considère la Corse française comme une menace constante contre son existence. »

« Menace contre son existence », « action anéantissante », « puissante position stratégique » tout cela rappelle quelque chose. Cherchons dans notre mémoire: « plaque tournante », « aviation menaçant les centres vitaux », « aérodrome fortifié ». Nous y sommes, oui. ...La Tchécoslovaquie.

La Corse, c'est la Tchécoslovaquie de la Méditerranée. Les Français

l'ignorent? Les Français n'ignoraient-ils pas tout de la Tchécoslovaquie et n'a-t-on pas tout fait pour le leur laisser ignorer?

Mais Mussolini sait, comme Hitler savait. Mussolini veut à son tour aller vers le même but par les mêmes moyens. Mussolini veut la Corse parce qu'elle est une pièce maîtresse du système de sécurité française. Pour cette raison la revendication mussolinienne est intolérable. D'abord.

La revendication mussolinienne est intolérable aussi parce que les Corses ne veulent pas être Italiens. Nul n'en doute. Ceux qui en doutent n'ont qu'à s'adresser aux Corses. J'entends encore au lendemain de la manifestation d'Ajaccio les gosses de 12 ans crier au sortir de la classe « A bas l'Italie ! ». L'indignation corse a explosé jusque dans les écoles où ce n'étaient pas les maîtres qui l'avaient provoquée...

Quant aux sceptiques impénitents ils pourront encore consulter l'histoire corse. Ils y verront que la Corse, cette île convoitée, est, suivant l'expression même de Pascal Paoli, devenue française « Per stabilire la libertà della sua nazione sotto l'alta protezione della Francia ». « Pour établir la liberté (entendez-vous, la liberté) de son peuple sous la haute protection de la France ».

Ils y trouveront les luttes de Sampiero Corso pour la Corse et pour la France contre les Gênois qui avaient (voyez comme l'histoire est parfois curieuse) l'aide de Charles-Quint et l'appui tacite de l'Angleterre. La France céda la Corse au traité de Cateau-Cambrésis; Sampiero fut assassiné. Les Corses connurent encore trois siècles d'effroyable oppression, et de luttes implacables dans un pays où, à cette époque justement, l'absence de toute justice engendra la « Vendetta ». Les Corses se souviennent. Les Corses combattirent trois cents ans un envahisseur abhorré avec une telle vigueur qu'elle faisait écrire à Wachtendock, chef

UN BEAU PAYSAGE DE LA MONTAGNE CORSE



Quand toute la CORSE frémit...

Par notre envoyé spécial F. PAURIOL



PECHEURS CORSES

du corps expéditionnaire autrichien envoyé par Gênes: « J'ai à combattre des hommes qui ne connaissent pas la peur. »

Aujourd'hui la terre corse elle-même semble frémir au bruit des prétentions mussoliniennes. Il s'agit là, simplement, du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ». Une formule qui évoque quelque chose, elle aussi. Une certaine opération de charcuterie pratiquée en Europe centrale il y a deux mois... Oui, la Tchécoslovaquie toujours. Ceux qui se sont servis de la formule pour faire Munich, sont priés, aujourd'hui qu'il ne s'agit plus d'un prétexte mais d'une réalité, de s'en souvenir.

La Corse, dont dépend notre sécurité déjà si compromise en Méditerranée, exige deux choses : rester libre et française.

(A suivre.)



A AJACCIO, TRENTE MILLE PERSONNES — LA POPULATION DE LA VILLE TOUT ENTIÈRE — ONT MANIFESTÉ DEVANT LE CONSULAT ITALIEN LEUR INDIGNATION CONTRE LES FOLLES PRÉTENTIONS MUSSOLINIENNES.

N° 257

regards

PAGE 11

LA TUNISIE ne veut pas appartenir à Mussolini



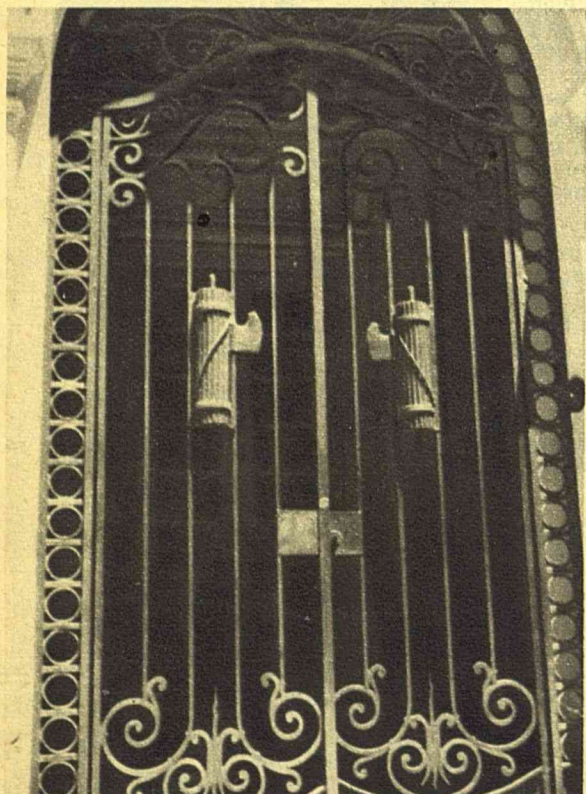
L'INCIDENT franco-italien est clos ! » Malgré cette affirmation de M. Georges Bonnet qui est bien tôt assurée, les manifestations italiennes contre la France se multiplient. Après l'insolente manifestation « officieuse » des députés de la Chambre italienne, après celles du Palais Farnèse qui sont un cinglant affront pour notre ambassadeur dépêché humblement par le gouvernement Daladier, voici que d'« honnêtes et légitimes manifestations » — c'est la presse italienne qui parle — éclatent à nouveau à Turin, à Florence, à Naples. Ainsi, sur l'instigation même de ce von Ribbentrop, ministre de l'axe Berlin-Rome, que MM. Daladier et Bonnet ont l'impudence de recevoir chez nous, le Gouvernement de Rome commande les démonstrations que l'on sait.

Au moment où des bandes fascistes exaltées réclament la Tunisie, terre française, nous avons pensé que nos lecteurs seraient heureux de trouver ici quelques belles images de ce pays de grande lumière, dont la population, tant indigène qu'euro-péenne, vient d'affirmer de façon si éclatante son attachement à la France, qui se doit en retour de lui apporter toujours plus de justice et de liberté.

Tunis-la-Blanche. Au premier plan, la Medersa, toute la ville indigène étalée, éclatante de soleil. On aperçoit quelques dômes de mosquées et de minarets et, plus loin, comme un symbole d'union et d'entente, les deux tours de la cathédrale française.

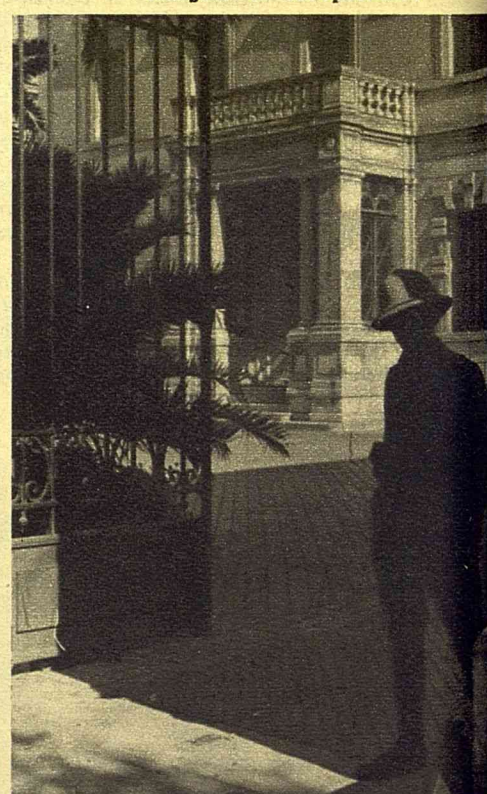
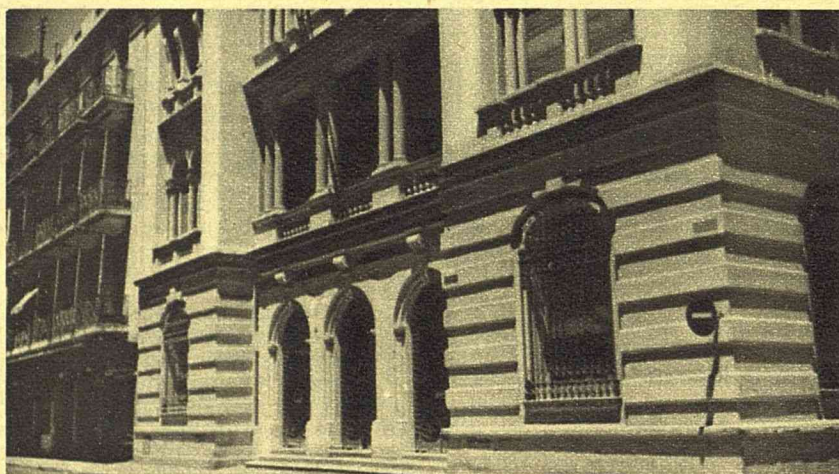
Ci-dessous : La Casa Dante, la maison du parti fasciste à Tunis, demeure luxueuse d'où rayonne, ordonnée par Rome, toute la politique d'excitation contre la France.

Ci-dessous : Plus réservée, plus effacée, mais cependant vigilante, voici la Résidence Générale de France. Fait-elle suffisamment de chose pour combattre la propagande anti-française menée par le fascisme auprès des populations indigènes et européennes ?



Toujours la Casa Dante : sa porte de fer aux armes du Fascio — la hache et les faisceaux du licteur — emblèmes repris aujourd'hui par le Néron au petit pied des temps modernes.

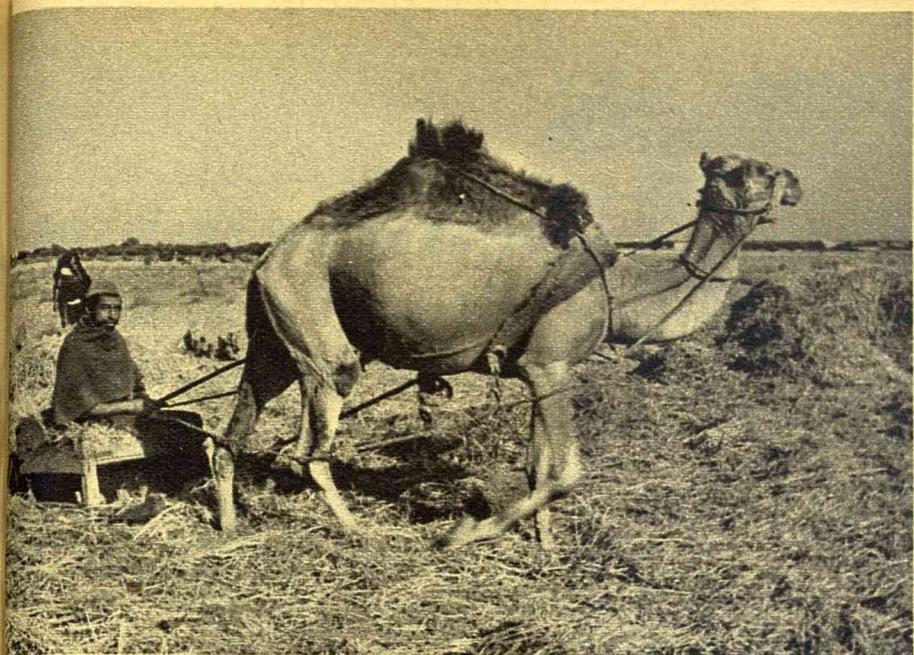
A droite : Dans la petite Calabre, un quartier de Tunis, les agents italiens, insolentement, couvrent les murs de louanges au Duce, le sauveur de tous les indigènes, — de grâce, rappelons-nous, en effet, l'Éthiopie !



NOUS ORGANISONS, A L'OCCASION DES FÊTES DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN, UN BEAU VOYAGE EN TUNISIE. NOS LECTEURS TROUVERONT, EN PAGE 15, LE PROGRAMME DE CETTE CROISIÈRE.

ni

qui
près
du
ment
res-
ation
l'im-
Pon
vons
ande
son
erté.



Antique méthode de travail : un fellah procède au battage du blé avec une sorte de traîneau tiré par un placide et vieux chameau, curieusement harnaché.



Méthode moderne : Dans la riche région de Béja, une puissante faucheuse-moissonneuse est conduite par des indigènes, excellents mécaniciens et modernes paysans, eux aussi.



Par un jour de grand vent, des femmes berbères, tout de noir vêtues, procèdent, de leur côté, au vannage du blé.



Image classique et vraie : le marabout sacré sous l'ombre chaude des palmiers. Voici celui de Sidi Brahim, dans la luxuriante oasis de Tozeur.

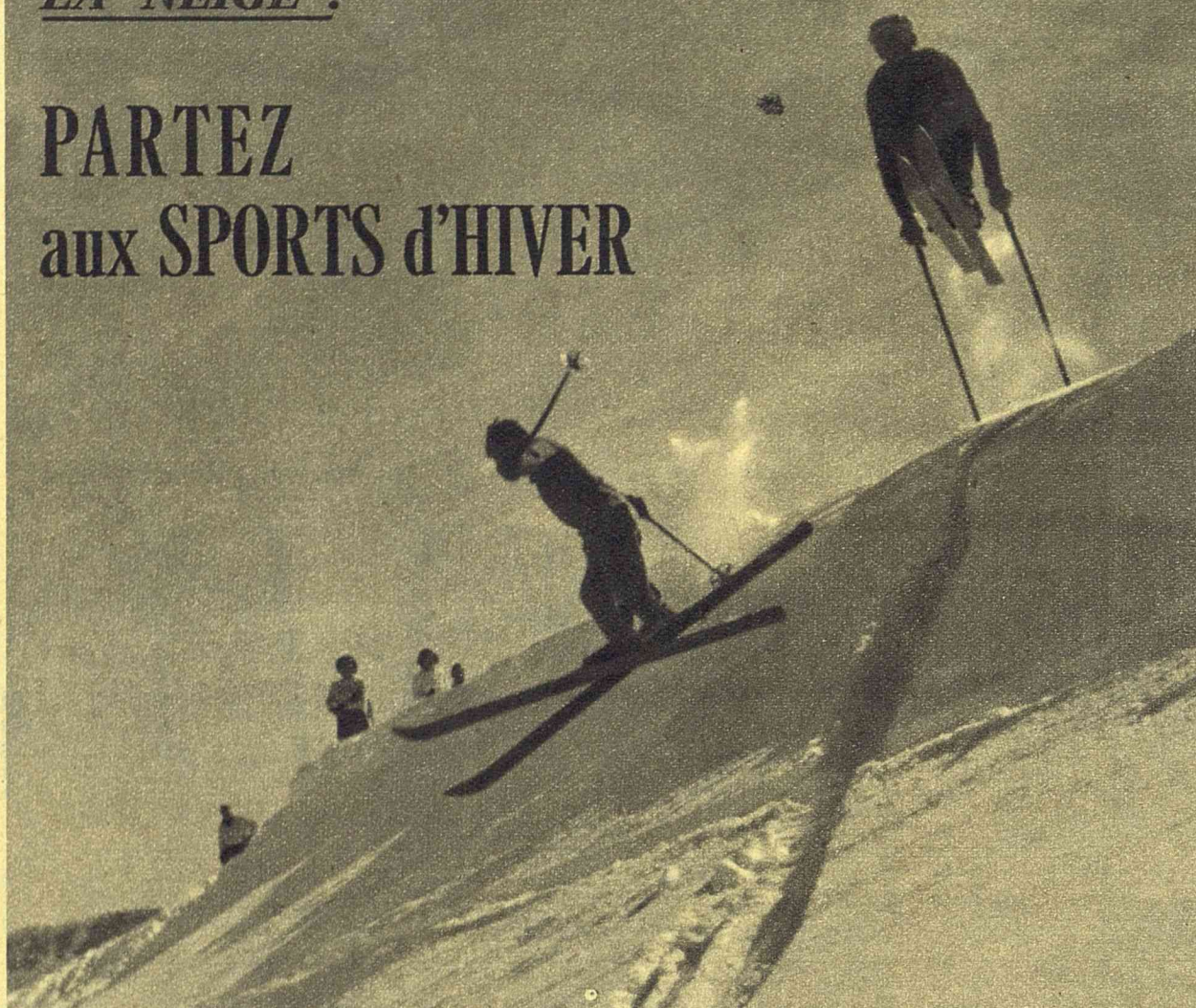
s effacée, ma
idence Général
ment de chose
anti-français
des populations
ane ?



Les cafés maures sont toujours remplis. Les indigènes de la ville et ceux venus de l'intérieur s'y arrêtent longuement et goûtent, avec une infinie lenteur, le café maure ou le thé à la menthe brûlant, seules boissons servies dans les débits indigènes. Et ce sont, entre deux courtes gorgées de café lourd de marc, d'interminables et véhémentes parloties.

L'OCCASION
DU JOUR DE
N TUNISIE
T, EN PAGE
ETTE CROI-

LA NEIGE !

PARTEZ
aux SPORTS d'HIVERCe que doit être votre équipement
par Willy RONESS

DÉCEMBRE. La neige tombe sur les sommets. Les habitués des sports d'hiver se sentent nerveux. Ils palpent leurs skis avec amour, collent leur nez aux vitrines des bureaux de Tourisme où d'alléchantes photos les rappellent au souvenir des départs passés. Ils supputent — ô revers de la médaille — les frais nouveaux à engager pour les prochains congés : des skis, des mouffles, une blouse à remplacer, ou un pantalon dont le fond a succombé au contact trop fréquent de la neige « tôle ».

Pour vous, nouveaux adeptes, le problème paraît plus ardu à résoudre. Vous songez qu'avec un « sac à phynances » des plus réduits vous devrez peut-être ranger l'espoir de partir dans le tiroir des illusions perdues. Ne désespérez pas. J'ai gardé à votre disposition quelques tuyaux de derrière les sapins.

D'abord l'équipement.

Si vous êtes campeur, ajiste ou tandemiste, rien de plus simple. Vous avez presque tout. Le pantalon de golf convient fort bien. Vous avez des pull-over ? Vous en emporterez un chaud avec manches, plus un second sans manches. Vous avez un blouson de sport ? Cela suffit. Faites-le imperméabiliser, assurez-vous que les poches ferment bien, ou mieux, faites remplacer les boutons par des fermetures éclair ; de même pour vos pantalons. Il n'est rien qui vous secoue plus joyeusement qu'une bûche prise en pleine vitesse. Et n'attendez pas comme moi d'avoir perdu en deux jours une montre et un couteau suisse pour suivre les premiers enseignements de la sagesse. Pour vous, les femmes, la culotte de golf est également préférable à la jupe-culotte, car plus hermétique à la neige. Par beau temps, quand vos compagnons évolueront en manches de chemise, vous porterez un corsage léger auquel vous aurez ajouté une basque en toile sur laquelle vous fermerez votre culotte de golf. Les hommes trouveront bien le moyen de se faire tricoter des poignets et une basque en laine pour leur blouson. Cette basque vous évitera — en cas de chute — d'emmagasiner de la neige entre le blouson (ou entre le corsage) et la chemise. L'amour de la neige ne doit pas aller jusqu'à s'en tapisser la poitrine et les omoplates.

J'insiste sur la nécessité, pour les femmes comme pour les hommes, d'avoir un blouson. Les pull-over les plus chauds étant d'une protection illusoire contre le vent.

Chemises. — Chaudes de préférence.

Dessous. — Flanelles, si vous avez l'habitude d'en porter. Collant de sports d'hiver ; c'est un caleçon long en tissu molletonné. Il tient chaud, et si après maintes chutes votre culotte est mouillée, vous avez encore une surface de protection. Sachez, si cela peut vous éviter une dépense, que deux caleçons longs en toile superposés tiennent aussi chaud qu'un caleçon épais.

Bas. — Ceux que vous portez normalement avec vos culottes de golf. Plus une paire de grosses chaussettes de laine que vous faites retomber sur la chaus-sure.

Chaussures. — C'est ce qu'il y a de plus important dans l'équipement du skieur. Des chaussures de ski

dignes de ce nom coûtent très cher, mais peut-être avez-vous une paire de « croquenots » qui feront l'affaire. Voici en tout cas les conditions qu'ils doivent remplir.

Avant tout il les faut solides, à semelle épaisse et dure, serrant bien le pied (sur une paire de bas et de chaussettes) puisque les souliers transmettent les mouvements aux skis. Mieux les vaut sans clous. Le cloutage retient la neige qui vient se tasser entre la semelle et le ski. Le talon de caoutchouc strié offre l'avantage de ne pas coller à la neige. De toute façon, le talon doit être évidé afin de retenir la talonnière de la fixation du ski. Les côtés avant d'une semelle de soulier de ski sont rectilignes afin de former coin dans la fixation. Vous fixerez sur chaque côté 2 fer-rures assez épaisses qui, tout en protégeant vos semelles, les coinceront parfaitement dans l'étrier. Graissez rarement, cirer souvent : un cuir trop gras gonfle et boit l'humidité. Utilisez des lacets tubulaires en tissu tressé. Ils sont moins cassants que le cuir et les nœuds tiennent mieux. Achetez-les blancs, ça fait « grand skieur ».

Si vous possédez un vêtement dit « training », em-portez-le. C'est parfait pour le chalet, et s'il fait très froid la nuit, c'est plus chaud qu'un pyjama.

Gants. — Des mouffles sont indispensables. Et vous aurez en réserve, dans votre giron entre le blouson et la chemise, une paire de gants de laine que vous enfilerez ainsi tout chauds si vous avez mouillé vos mouffles. Cousez un anneau à chaque moufle : si vous avez trop chaud vous pourrez ainsi les suspendre à un mousqueton fixé à la ceinture.

Serre-tête. — En laine tricotée. Doublez-le de tissu aux oreilles, à l'intérieur.

Anorak ou blouse tempête. — Vous pourrez vous en passer si votre blouson est imperméable et si vous ne faites pas de longues courses par n'importe quel temps. Car par grand vent et bourrasques de neige l'« anorak », avec son capuchon serré par un cordon, est irremplaçable.

Guêtres. — Pour éviter que la neige ne forme des glaçons entre vos chaussettes rabattues et vos bas (au dehors ces glaçons font mal, chez vous ils fondront perfidement, vous trempant les pieds par l'intérieur), voici un truc très économique. Découpez dans de vieux bas ou chaussettes de laine le pied et conservez la jambe sur 12 centimètres environ. Vous enfilerez ces tubes (avant de mettre les chaussures, évidemment) de telle sorte qu'ils recouvrent la jonction des chaussettes et des bas. Et voilà des guêtres pour rien !

Un foulard de soie tient chaud au cou. A emporter.

Coiffure. — La casquette norvégienne est parfaite, parce que munie d'oreillères rabattables. Mais il faut l'acheter. Notez que ce sont surtout les oreilles qui craignent et le serre-tête est suffisant pour cela. Em-portez votre béret basque que vous pourrez mettre le soir s'il fait très froid.

Voici la question vestimentaire sommairement traitée. Ne croyez pas qu'il faille, en montagne, s'habiller comme un esquimau ou un trappeur du Klondyke.

Nos Voyages spéciaux
de NOËL
au pays de la neige

Les Alpes

CHAMONIX

(Haute-Savoie, altitude 1.050 m.)

La station française la mieux équipée. Pistes de toutes pentes. Patinoire de 30.000 m². Pistes de luge, bobsleigh, curling, etc.

Départ de PARIS le vendredi 23 décembre, à 23 h. 10.

Retour à PARIS le lundi 2 janvier, vers 6 heures.

10 jours de voyage, 8 jours de séjour 726 »

Départ de PARIS le vendredi 23 décembre, à 23 h. 10.

Retour à PARIS le lundi 9 janvier, vers 6 heures.

17 jours de voyage, 15 jours de séjour 1.120 »

Le Jura

Jougne-Les-Hopitaux-Neufs

(Doubs, altitude 1.020 m.)

La station des débutants. Champs de ski à proximité immédiate des hôtels. Pistes jalonnées. Tremplins de saut, etc.

Départ de PARIS le vendredi 23 décembre, à 22 h. 25.

Retour à PARIS le lundi 2 janvier, vers 5 h. 30.

11 jours de voyage (Catégorie A) 615 »

9 jours de séjour (Catégorie B) 670 »

Départ de PARIS le vendredi 23 décembre, à 22 h. 25.

Retour à PARIS le lundi 9 janvier, vers 5 h. 30.

18 jours de voyage (Catégorie A) 965 »

16 jours de séjour (Catégorie B) 1.065 »

Les Pyrénées

FONT-ROMEU

(Pyrénées-Orientales, altit. 1.800 m.)

La Perle des Pyrénées. Station de haute altitude, bien abritée et très ensoleillée. Pistes de ski et de luge. Patinoire de 3.000 m². Tremplins de saut. Remonte-pentes.

Départ de PARIS le samedi 24 décembre, à 19 h. 20.

Retour à PARIS le dimanche 1^{er} janvier, vers 8 h. 30.

9 jours de voyage, 7 jours de séjour

1 personne Fr. 645 »

2 personnes Fr. 1.225 »

Départ de PARIS le samedi 24 décembre, à 19 h. 20.

Retour à PARIS le dimanche 8 janvier, vers 8 h. 30.

16 jours de voyage, 14 jours de séjour

1 personne Fr. 960 »

2 personnes Fr. 1.800 »

MONT-LOUIS

(Pyrénées-Orientales, altit. 1.586 m.)

Petite station merveilleusement abritée. Pistes de ski et de luge. Trois tremplins de saut, etc.

Départ de PARIS le samedi 24 décembre, à 19 h. 20.

Retour à PARIS le dimanche 1^{er} janvier, vers 8 h. 30.

9 jours de voyage, 7 jours de séjour 610 »

Départ de PARIS le samedi 24 décembre, à 19 h. 20.

Retour à PARIS le dimanche 1^{er} janvier, vers 8 h. 30.

16 jours de voyage, 14 jours de séjour 885 »

Ces prix comprennent le voyage aller et retour en chemin de fer (3^e classe), places réservées, le séjour complet, c'est-à-dire les trois repas, la boisson, la taxe et le service.

Pour CHAMONIX, le transfert aller est compris.

ENFANTS :

Prix suivant âge.

Les personnes seules doivent envisager l'occupation d'une chambre à deux lits pour deux personnes.

RENSEIGNEMENTS et INSCRIPTIONS à notre SERVICE TOURISTIQUE
1, RUE DU 4-SEPTEMBRE - PARIS

Quand le soleil brille vous skierez facilement torse nu et seul le vent est à craindre. Un froid sec de -12° sans vent est, vous le verrez, parfaitement supportable au bout d'une demi-heure d'exercice.

(A suivre.)

COURRIER des LOISIRS

RENE V. MARSEILLE

◆ Vous nous demandez quelques renseignements généraux sur le **Prix Goncourt**. C'est bien volontiers que nous répondons à votre intéressante question. Par un testament, Edmond de Goncourt institua, en 1896, une Académie libre de 10 membres, qui prit son nom. Elle fut chargée de décerner chaque année un prix d'une valeur de 5.000 francs à l'auteur — romancier ou poète — du meilleur ouvrage de l'année. L'Académie se composait alors de Huysmans, Mirbeau, Hennique, Geffroy, Paul Marguerite, Elémir, Bourges, les frères Rosny, Lucien Descaves et Léon Daudet. Le premier « prix Goncourt » fut décerné en 1903 à John-Antoine Nau pour son roman **Force Ennemie**. Tous les lauréats qui suivirent ne furent pas, cela va sans dire, nécessairement de grands écrivains. Certains sont déjà tombés dans l'oubli. En revanche, les Goncourt couronnèrent souvent des auteurs qui devinrent illustres à juste titre; c'est le cas, par exemple, de Louis Pergaud, l'auteur de « **De Goupil à Margot** », Henri Barbusse pour son admirable ouvrage : **Le Feu**, Georges Duhamel pour **Civilisation**, Marcel Proust et, plus près de nous, notre grand camarade André Malraux pour son chef-d'œuvre : **La Condition humaine**.

JULIETTE C., PARIS

◆ Les spectacles qu'il faut aller voir ? D'abord, n'oubliez jamais les spectacles classiques donnés, à des prix très abordables (pas plus élevés que ceux des cinémas) à la Comédie-Française et à l'Odéon. En particulier, allez voir la nouvelle présentation de **Britannicus** au Français, **Horace**, de Corneille et **La Jalousie du Barbouillé**, de Molière, à l'Odéon. En outre, vous passerez une excellente soirée si vous vous rendez :

A l'Opéra-Comique : reprise de la trépidante farce lyrique de Mariotte : **Gargantua**.

Au Théâtre des Ambassadeurs : **Les Parents terribles**, la belle pièce de Jean Cocteau, admirablement mise en scène par l'excellente artiste qu'est Alice Cocéa, qui tient le rôle de Madeleine, aux côtés de Germaine Dermoz, Gabrielle Dorziat, Marcel-André.

Au Théâtre des Arts : **L'Epoque où nous vivons**, du grand écrivain tchèque Karl Capek, et dont nous avons rendu compte dans l'un de nos derniers numéros.

Au Théâtre de l'Athénée : **Le Corsaire**, de Marcel Achard, avec l'admirable Louis Jouvet.

Au Théâtre de l'Atelier, où se joue actuellement l'une des plus belles pièces de la saison, **La Terre est ronde**, de Salacrou, et qu'anime le génie de Charles Dullin.

Au Théâtre Charles de Rochefort : **Verlaine**, pièce en quatre actes et en prose de Maurice Rostand, avec Lucien Nat.

Au Théâtre Montparnasse : **Dulcinée**, tragi-comédie de Gaston Baty, directeur et metteur en scène, avec la remarquable troupe du théâtre Montparnasse, en tête de laquelle : Marguerite Jamois, l'une de nos plus grandes artistes dramatiques.

Au Théâtre de l'Œuvre : **Juliette**, pièce du jeune auteur Jean Bassan, mise en scène par Paulette Pax.

H. d. W.

Nous avons omis de vous donner le titre d'un ouvrage français d'économie politique. Procurez-vous donc aux Editions Sociales Internationales, 26, rue Racine, à Paris, le « **Précis d'Economie Politique** » de Segal. Cet ouvrage coûte 25 francs.

MARCEL J. RABBAT.

Vous connaissez mal les classiques, et vous voudriez lire pour améliorer votre style ?

Parmi les classiques proprement dits, vous pouvez lire les « **Caractères** » de La Bruyère; les **Lettres Choisées** et les **Contes de Voltaire**; les **Lettres Persanes** de Montesquieu.

Un auteur plus moderne, qui, malgré la légèreté de son esprit et son excès de dilettantisme, est un bon maître pour le style, c'est Anatole France. Toute son œuvre est à lire; mais plutôt que ses romans dont l'ironie constante finit par lasser, nous vous conseillons « **Le livre de mon ami** », le « **Petit Pierre** », et aussi le recueil de **Nouvelles** qui contient « **Crainquebille** », et « **Putois** ».

Flaubert également écrit très bien : vous connaissez sans doute « **Madame Bovary** » et « **Salambo** ». Mais il faut lire aussi les « **Trois Contes** », où Flaubert atteint à une véritable perfection de la forme.

G. R., COLOMBES.

Les deux volumes du « **Beethoven** » de Romain Rolland, ont paru aux Editions Arcos, 91, rue de l'Amiral-Mouchez, à Paris (13^e).

Pour tout ce qui concerne vos loisirs : le théâtre, les livres, la musique, etc., demandez-nous conseil, écrivez au **COURRIER DES LOISIRS**, « **Regards** », 53, rue de Chabrol. Nous vous répondrons dans cette même page chaque semaine.

LES LIVRES

“LA CONSPIRATION” de Paul NIZAN
Prix Interallié 1938

Le Prix Interallié vient d'être décerné à « **La Conspiration** », de Paul Nizan. Cette distinction que nous saluons avec joie (Paul Nizan a publié dans « **Regards** », à plusieurs reprises, de pénétrantes études de politique étrangère), consacre un succès indiscutablement acquis. Déjà, en effet, la critique, unanime, avait accueilli comme il le mérite ce beau roman à la fois brillant et solide, pathétique et dense. Déjà, les adversaires les plus déclarés de l'auteur et de ses idées avaient rendu hommage à la vérité de sa peinture, à l'unité, à la clarté de sa composition, à la simplicité forte de son style, qui met en valeur de courts morceaux descriptifs d'une sobre mais éclatante poésie.

Certes, tout a été dit sur la haute valeur littéraire du livre : on le lit, on le relit, avec un plaisir sans cesse renouvelé, un plaisir de tous les sens, que la raison contrôle et approuve. Nous voudrions insister ici sur l'intérêt pour ainsi dire historique de ce grand roman, et sur l'enseignement qui s'en dégage.

Paul Nizan fait revivre une époque réellement disparue, bien qu'elle ne soit pas encore très loin de nous. Pour sentir la valeur incomparable de ce témoignage lucide, il faut avoir connu la « **Rue d'Ulm** » de 1927-28, approché, deviné, l'activité désordonnée, volontiers mystérieuse, de ces jeunes intellectuels, bourgeois pour la plupart, mais violemment désireux de se dépouiller de toutes les marques spécifiques qu'ils devaient à leur naissance, hantés, comme le héros de la « **Conspiration** », par la crainte de ressembler à leurs pères, mais si incapables d'agir efficacement !

Nizan, qui est maintenant bien loin de ce climat, l'a pourtant retrouvé admirablement. Il a fortement marqué chez ses personnages, dès les premières lignes, le caractère négatif de leur haine, l'angle tout personnel sous lequel ils envisagent la nécessité de détruire l'ordre établi. Ces jeunes bourgeois « se sentent révolutionnaires », nous dit Nizan ; « ils pensent que la seule noblesse réside dans la volonté de subversion », et qu'il faut « changer le monde » ; mais cela leur paraît nécessaire bien plutôt pour satisfaire certaines exigences de leur esprit et de leur nature que pour améliorer réellement le sort du monde. Quoi qu'il en soit, ils décident pour travailler à ce bouleversement, de fonder une revue dont le titre : « **La guerre civile** », est plein de promesses, et dont la couverture est ornée d'une mitrailleuse. La violence verbale sera pourtant d'abord leur seule arme. « **La victoire de la pensée** », dit en effet Rosenthal, celui que les autres écoutent et suivent, « doit précéder la victoire dans la réalité; aucune violence n'égale, par ses effets, la violence théorique ». La nécessité de l'action s'impose bientôt à eux cependant. Mais ils n'ont aucun sens de la réalité; ils ne mesurent pas du tout l'importance relative des choses auxquelles ils s'attaquent. « **L'intérêt qu'ils portaient au monde**, dit plaisamment Nizan, manquait de précision ». Aussi, la « **conspiration** », solemnellement organisée par Rosenthal avorte-t-elle piteusement, et elle n'aboutit qu'à des actes enfantins. La volonté d'action de ces intellectuels prisonniers de leurs songes échoue misérablement; la vie réelle semble les rejeter.

Deux d'entre eux ne sont que des associés sans importance; leur personnalité reste dans l'ombre. Un troisième, dès le début suspect à cause d'un nom impossible, Pluvillage, fils de policier, écrasé par les souvenirs accablants de son enfance, finit lui-même, après s'être inscrit au Parti Communiste, par livrer le refuge d'un membre du Comité Central à la police : il n'a été révolutionnaire que par désir de se hausser au niveau de ses compagnons, et il sombre sans espoir de salut, avec une lucidité qui rend son écroulement encore plus

pénible. Rosenthal, celui que nous connaissons le mieux, se montre aussi peu réaliste lorsqu'il s'agit de sa propre vie que lorsqu'il s'agit de faire œuvre révolutionnaire. Il se croit amoureux de sa jeune belle-sœur, qui devient sa maîtresse. Et lorsque tout est découvert, il se tue parce qu'elle lui échappe, délivrant ainsi sans le vouloir (il le comprend trop tard), son imposante famille d'une présence subversive et désormais inopportune. Acte absurde, et dont l'absurdité même augmente la poignante tristesse. Seul Philippe Laforgue entrevoit à plusieurs reprises l'erreur de leur équipe : il a le pressentiment d'une action véritable et constructive. Or, lui n'est pas vaincu. Au contraire, après une très grave maladie qui met sa vie en danger, il connaît une sorte de nouvelle naissance. Le livre s'achève sur cette résurrection, et ce dénouement est la plus claire des promesses.

Car si le roman de Nizan est un authentique témoignage, il est en même temps une critique pleine d'enseignement. Cette « **histoire de jeunes gens** » est racontée par un homme qui les a bien connus, mais qui n'est pas semblable à eux et qui les juge. L'auteur lui-même intervient souvent dans le récit pour opposer la réalité à l'idéologie, pour définir une construction de l'avenir longuement préparée, en tenant compte de toutes les circonstances, de tous les détails, même les moins apparents, de la réalité.

« Ils se disaient qu'il faut changer le monde », écrit Paul Nizan au sujet de ses héros ; ils ne savaient pas encore comme c'est lourd et mou le monde, comme il ressemble peu à un mur qu'on flanque par terre pour en monter un autre beaucoup plus beau, mais plutôt à un amas sans queue ni tête de gélatine, à une espèce de grande méduse avec des organes bien cachés. »

Il oppose à leur action sans consistance, sans contact avec le réel, celle d'un vrai militant; il lui fait expliquer le caractère absolu, vital, de son adhésion. « **La grandeur, dit Carré, n'est pour moi que dans l'affirmation...** » Ce n'est pas de petits vérités au jour le jour que nous vivons, mais d'un rapport total avec d'autres hommes. Cette communion profonde, Pluvillage lui-même, dans sa bassesse, en a eu pour ainsi dire la sensation, pendant les quelques réunions de cellule auxquelles il a pris part. Toute l'équipe d'ailleurs en a deviné quelque chose en voyant défiler le cortège populaire, au transfert des centres de Jaurès.

Et nous sentons bien que Laforgue, qui était déjà plus près que les autres de cette grande vérité, va, maintenant qu'il a dépouillé son enfance, l'apercevoir en pleine lumière. Nous devinons qu'il va découvrir et sans doute pratiquer la véritable action révolutionnaire. Aussi, la « **conspiration** », so qu'un prélude à une œuvre beaucoup plus vaste. Nous savons bien que la description d'une lutte féconde contre les horreurs réelles du monde succédera à l'analyse critique d'une fermentation stérile dans l'immédiat, utile cependant parce qu'elle forge les âmes pour le combat futur.

Ce livre qui pourrait être amer et accablant puisqu'il est le récit d'une série de défaites cruelles, est tout vibrant d'un immense espoir; il s'ouvre lumineusement sur l'avenir. C'est une raison de plus pour l'aimer et pour attendre ceux qui vont suivre avec une impatience, une anxieuse sympathie.

Yvonne GENOVA.

P.-S. — De tous les livres couronnés cette année, « **La Conspiration** » est incontestablement le meilleur. Le Prix Goncourt est revenu à M. Henri Troyat, pour « **L'Araignée** », le Fémina a récompensé M. de Chazoumes, et notre confrère P.-J. Launay a obtenu le Renaudot pour « **Léonie la Bienheureuse** ».

POUR VOS LOISIRS
de la SEMAINE

DU 15 AU 22 DECEMBRE

LE THEATRE

Vendredi 16, à 21 h., à la Gaîté Lyrique: « **Le Prince Alex.** », avec André Bauge. Exceptionnellement places à 6, 10 et 13 francs.

Dimanche 18, à 21 h., au Théâtre Pigalle, par la Troupe du Rideau de Paris: **Cartouche**. Places à 5, 10, 15 et 20 francs.

(Pour ces deux spectacles vous trouverez des places à notre Service Touristique, 1, rue du 4-Septembre.)

LE CINEMA

Vendredi 16, à 20 h. 30, Salle Poissonnière, 7, Fg. Poissonnière: L'enfance et le cinéma: **Emile et les Détectives**, le film de Gerhardt Lamprecht et Rue Sans Issue, de William Wyler, présenté par notre collaborateur Georges Sadoul.

LA MUSIQUE

Samedi 17, à 17 h., Concerts Lamoureux, 45, rue La Boétie: Musique et danse avec le concours de Mlle Madeleine-Vhita. Au programme: Rameau, Beethoven, Wagner, Dvorak, Moussorgsky, de Falla, Ravel (Places de 3,25 à 22,50.)

Samedi 17, à 17 h., Concerts Georges Serrière, au Théâtre de la Gaîté Lyrique: Festival Mozart, avec le concours de Larska-Wachter, pianiste, Jaap Enmer, violoniste, Lily Muller, cantatrice; Orchestre sous la direction de M. Argeo Andolfi. (Places 3 et 5 fr.)

Dimanche 18, à 17 h. 15, Orchestre Symphonique de Paris, Salle Pleyel, sous la direction de M. Jean Morel, avec le concours de Paul Makanovitzki violoniste. Au programme: Symphonie en ré majeur, Le Chasseur Maudit, de César Franck, Concerto pour violon de Max Bruch, Les Préludes, de Liszt. (Places 5 à 35 fr.)

Dimanche 18, à 17 h., Concerts Lamoureux: Ethnographie musicale avec le concours de Mlle Zurlfluh-Tenroc. Orchestre sous la direction d'Eugène Bigot. Au programme: Rimsky-Korsakov, Beethoven, Respighi, Dukas.

LES MUSEES

Samedi 17, à 21 h.: Visite des Salles éclairées du Vieux Louvre. Entrée: 2 fr. Inscriptions, 1, rue du 4-Septembre.

Dimanche 18, à 9 h. 45: Le Palais de la Découverte: Section de la Chimie, accueil par M. Kertesz. Rendez-vous: 111, avenue Victor-Emmanuel. (Sortie organisée par l'A.P.A.M.)

FAITES UN BEAU VOYAGE
VISITEZ LA TUNISIE!

25 DECEMBRE au 2 JANVIER

- LE PROGRAMME -

DIMANCHE (1^{er} jour)

PARIS. Départ à 20 h. 40 pour Marseille.

LUNDI (2^e jour)MARSEILLE. Arrivée à 8 h. 30, Gare St-Charles. Transfert au bateau. Embarquement à bord du Grand-Rapide « El Biar ». 3^e classe. Couchettes réservées. Déjeuner et dîner. Nuit en mer.MARDI (3^e jour)

TUNIS. Arrivée vers 15 h. Transfert à l'hôtel. Promenade en ville. Dîner. Coucher.

MERCREDI (4^e jour)

TUNIS. Départ pour le Sud, NABEUL, Visite. HAMMAMET. Visite. SOUSSE. Arrivée à 12 h. Déjeuner. Promenade dans la ville arabe.

JEUDI (5^e jour)

SOUSSE. Départ à 9 heures. KAIROUAN. THUBURBO MAJUS. KAIROUAN. Arrivée à 10 h. Visite. TUNIS. Arrivée à 20 h. Dîner. Soirée libre.

VENDREDI (6^e jour)

TUNIS. Visite des souks. La ville arabe. Déjeuner.

SAMEDI (7^e jour)

TUNIS. Matinée libre. A 10 h. 30, transfert en bateau. Embarquement à bord du courrier de la Compagnie Générale Transatlantique.

DIMANCHE (8^e jour)

MARSEILLE. Déjeuner. Arrivée vers 15 h. Transfert à la gare Saint-Charles. A 19 h. 45 départ pour Paris.

LUNDI (9^e jour)

PARIS. Arrivée à 7 h. 30 Gare de Lyon.

DEPART PARIS-RETOUR PARIS

1 personne Fr. 1.350 »

2 — Fr. 2.650 »

DEPART MARSEILLE-

RETOUR MARSEILLE

1 personne Fr. 1.020 »

2 — Fr. 2.000 »

Renseignements et inscriptions

d'urgence à notre

SERVICE TOURISTIQUE

1, RUE DU 4-SEPTEMBRE. PARIS.

CINÉMA



Rédédition du film muet, où s'illustre l'excellent Douglas Fairbanks, les Américains nous donnent aujourd'hui un autre « Robin des Bois », celui-là en couleurs et joué par Errol Flynn, Olivia de Havilland, etc.

LE RETOUR DE MAXIME

La critique avait un peu perdu de vue le cinéma soviétique.

Mais à un moment où la production américaine continue de marquer désespérément le pas, où le début de la saison française (malgré la Femme du Boulanger et en attendant la Bête Humaine), n'est pas très encourageant, où les productions allemandes et italiennes continuent d'être emphatiquement inexistantes, nous avons pu voir, au cours de ces dernières semaines, grâce aux amis de l'U.R.S.S., une dizaine de films soviétiques récents qui sont tous, à des titres divers, des œuvres de premier ordre, et qui prouvent qu'à l'heure actuelle le cinéma soviétique est, par sa qualité artistique, le premier du monde.

Je reviendrai sans doute un jour prochain, dans une étude d'ensemble, sur la richesse de la production soviétique actuelle, mais il me faut parler dès aujourd'hui d'une œuvre aussi importante que Le Retour de Maxime.

Le Retour de Maxime, œuvre des metteurs en scène Kosintsev et Trauberg, est la suite de cette Jeunesse de Maxime qui fut l'une des meilleures productions soviétiques de l'époque de Tchapaïev.

Maxime, au début de l'été 1914, arrive à Pétersbourg, après s'être évadé de Sibérie. Le mouvement révolutionnaire est en pleine croissance. Une usine est en grève et la commande qu'elle devait exécuter a été passée à une autre usine dont le nom est secret. Au cours d'une partie de billard, Maxime tire ce renseignement d'un comptable, le fait imprimer par la Pravda (où il retrouve sa vieille amie Natacha) et déclenche la grève dans la deuxième usine.

Après un guet-apens, on croit Maxime mort, mais il sort de la cachette où il s'est guéri pour prendre la tête de la lutte sur les barricades de juin 1914 contre la police tsariste. Un mois plus tard, tandis que les barricadiers sont condamnés, les

trains emmènent les soldats vers le front. Parmi eux, Maxime prépare déjà par ses propos et ses tracts la révolution d'octobre 1917.

L'œuvre de Kosintsev et Trauberg est dans tous ses détails d'une incomparable valeur humaine.

Outre les très belles scènes des barricades menées avec une maîtrise et une sûreté de moyens remarquables, on retiendra ces étonnants morceaux que sont la scène du billard et les séquences de la Douma : la malice de Maxime poussant les billes d'ivoire dans une salle de café, le déchainement des députés réactionnaires contre un orateur bolchevik, dans la Douma tsariste, et particulièrement la gesticulation maniaque d'un vieillard chauve et siffleur sont des scènes de très grande classe et de la meilleure venue.

Le Retour de Maxime a enthousiasmé les critiques d'opinion les plus diverses qui ont pu le voir l'autre semaine en présentation. Il a de même transporté les spectateurs des représentations privées organisées par les amis de l'U.R.S.S. (20, rue du Mail, Paris-2°).

Mais le grand public ne verra pas Le Retour de Maxime. La censure le lui interdit, cette censure qui, depuis plus d'un an, refuse systématiquement les visas à tous les films soviétiques, quels qu'ils soient, fût-ce au magnifique Au loin, une voile, où la politique ne joue pourtant qu'un rôle secondaire.

La censure des Poincaré, Laval et Tardieu n'empêcha pas Potemkine d'exercer une influence profonde sur notre cinéma et d'être applaudi par des dizaines de milliers de spectateurs.

La censure des Daladier-Bonnet n'empêchera pas non plus demain le public et la critique de connaître l'importance considérable de la récente production soviétique, du Retour de Maxime comme de dix autres films de même qualité.

Georges SADOUL.

LES FILMS

SOIXANTE ANNEES DE GLOIRE

Les Anglais firent déjà, il y a deux ans, un film sur « la Reine Victoria ». Ils viennent de recommencer avec le même metteur en scène et les mêmes acteurs, sur un scénario un peu différent, la même vie romancée. Mais cette fois-ci, le film est en couleurs.

La comparaison de deux films presque semblables, l'un avec noir, l'autre sans couleurs, permet de mesurer le formidable progrès technique que re-

présente pour le cinéma la faculté d'user d'autre chose que du blanc et du noir. Avec la couleur les scènes prennent une vérité et une vraisemblance bien supérieure à celle de scènes semblables en noir.

La mise en scène ne manque généralement pas de bon goût. Le ton est celui de l'anecdote banale et familière. Mais cette chromo très sucrée n'a qu'un lointain rapport avec l'histoire d'un règne qui ordonna les plus sanglantes guerres coloniales de l'histoire, de la guerre de l'opium à la guerre des Boers. (Film anglais, avec Anita Neagle et Anton Welbrook.)

LE JOUEUR D'ECHECS

Le baron de Kempelen présente à Catherine de Russie un automate joueur d'échecs, qui est secrètement manœuvré par un rebelle polonais. L'impératrice, avertie par ses espions, fait comme par plaisanterie fusiller le mannequin et tue le baron tandis que le rebelle prend la fuite avec sa belle.

M. Gretilat est le plus détestable cabot du 19^e siècle. Les automates sont ingénieux et curieux. Conrad Veidt — le Cesare de Galigari — sait maintenant assez bien le français pour déployer ses qualités d'acteur. Françoise Rosay, en Catherine, est l'habile comédienne que l'on sait. Son jeu, dans la scène du billard, est d'une obscurité très crue.

Françoise Rosay, dans une réplique qui fait allusion à Voltaire et à Diderot, déclare : « Ils m'appellent la Semiramis du monde, ces philosophes, et que veulent-ils, un peu d'or. »

Voilà, lancée contre les grands révolutionnaires du 19^e siècle, qui avaient encore l'illusion, compréhensible à leur époque, de croire qu'il pouvait exister de bons tyrans ou des monarques philosophes, une injure qui retombe durement sur le nez de ceux qui la lancent. Car enfin, Mme Rosay, comme les dialoguistes, MM. Zimmer et Vitrac, sont depuis de nombreuses années les employés fort bien appointés de ce Docteur Goebbels, qui devrait être à leurs yeux un tyran mille fois plus affreux, mille fois plus sanglant, que Catherine ne pouvait l'apparaître à Voltaire. (Film français de Jean Dreville, dialogues de Vitrac et Zimmer, avec Conrad Veidt, Françoise Rosay, Grétilat, Paul Cambo, etc.).

LA VIERGE FOLLE

On aura beaucoup de mal à reconnaître dans cette pensionnaire séduite par un barbon, l'intellectuelle décadente et forcenée dont Henri Bataille avait fait l'héroïne de sa pièce célèbre.

La vraie Vierge folle de cette histoire c'est ce brave barbichu de Francen, dont nous étions bien en mal.

Ce peu étrange M. Victor a pris du ventre et du double menton, mais il n'a rien perdu de ce langoureux regard de carpe agonisante qui lui a conquis l'estime de tous les vrais amis du cinéma.

La mise en scène est à la hauteur de son principal interprète. Mlle Annie Fabert, qui lui donne la réplique, est d'une touchante inexpérience. (Film français de Diamant-Berger, avec Victor Francen, Annie Fabert, etc.).

LA PAUVRE MILLIONNAIRE

Mac Leod, qui fut le metteur en scène des meilleures œuvres des frères Marx, de l'excellent Couple invisible, du si amusant Madame et son Clochard, nous donne, avec la pauvre Millionnaire, une comédie réussie, entraînante, toujours amusante sur un vieux thème, répété dix fois à Hollywood depuis New-York Miami.

Une héritière insupportable épouse, après une heure et demie de disputes, un journaliste désagréable.

Il y a de bonnes trouvailles dans ce film où l'on rit presque sans interruption. On se rappelle avec plaisir les scènes de la cafetierie, de l'appareil à masquer, des enseignes lumineuses et pas mal d'autres. L'ambition majeure du metteur en scène était de faire rire. Il l'a pleinement réalisée. (Film américain de Norman Mac Leod.)

ROBIN DES BOIS

Dans les productions à costumes et à très grand spectacle, le dialogue n'a guère plus d'importance que dans les luxueuses pantomimes des grands cirques.

Ne soyons donc pas trop exigeant pour les dialogues de Robin des Bois, qui sont médiocres, sans que ce soit la faute au doublage qui n'est pas techniquement mauvais.

Errol Flynn est un beau garçon sportif, mais il manque extraordinairement de passion et de feu, comme sa partenaire Olivia de Havilland.

Malgré tout, on se laisse entraîner au rythme de cette belle histoire d'un héroïque vengeur des misères du peuple en lutte contre les féodaux et leur sanglante domination. Thème qui n'est pas sans actualité et qui nous fait aimer ce gigantesque album d'Épinal aux couleurs vives, aux beaux décors, aux péripéties mouvementées. (Film américain de Michel Curtiz et W. Keighley, avec Errol Flynn, Olivia de Havilland, Basil Rathbone, etc.).

MANNEQUIN DU COLLEGE

Un jeune mannequin a été placé en secret par un grand magasin dans une grande université pour la publicité des vêtements de sports d'hiver pour un grand magasin. La jeune fille, compromise dans un scandale, est innocente grâce à ses camarades étudiants.

Les scénarios confectionnés pour mettre en valeur le talent de patineuse de Sonia Henje se ressemblent beaucoup.

Cette fois, une certaine diversité est intervenue dans le ballet patiné, qui est le clou habituel des films de la championne olympique. Le ballet Alice au Pays des Merveilles, est plein d'ingéniosité et de trouvailles qui renouvellent le genre. (Film américain avec Sonia Henje, César Romero, etc.).

JE CHANTE

Charles Trenet est devenu en une année l'une des plus grandes vedettes françaises, et il le mérite, car il a su créer par ses chansons, par son entrain, par sa jeunesse, par son charme, un genre nouveau.

Y'a d'la joie, Fleur Bleue, Je chante, sont sur toutes les lèvres et dans tous les hauts-parleurs. Le talent de Trenet est indéniable et il est naturel qu'il ait songé à l'employer dans un film.

Mais l'optique de Music-Hall et celle du cinéma sont extrêmement différentes; un bon chanteur n'est pas forcément un bon acteur et certains mouvements rythmés qui sont excellents sur la scène peuvent fort bien n'être plus sur l'écran que des gesticulations un peu ridicules.

Trenet a été desservi par un scénario bâclé, un dialogue médiocre et une mise en scène négligée. L'histoire n'est ni assez vraisemblable ni assez folle.

Il y a heureusement beaucoup de jolies filles dans le film et les chansons comme la musique sont généralement assez entraînantes pour qu'on oublie quelquefois que Je Chante est au talent de Trenet ce que trop de films de Fernandel sont au talent de ce grand comique. (Film français avec Charles Trenet, Félix Oudart, Margo Lion, etc.).

G. S.

NOUS AVONS AIME :

UN PEU

Entrée des Artistes (inégal), Amanda (dansant), Le Professeur Schmuck (Harold Lloyd), Mannequin (amour), Gueule d'amour (bien fait), Vivent les Étudiants (gentils), Barreaux blancs (pour enfants), La Pauvre Millionnaire, La Vie Facile (vaudevilles américains).

BEAUCOUP

Madame et son clochard (très drôle), Tom Sawyer (honnête), Les Disparus de Saint-Agyl (joli), Deanna et ses boys (charmant).

PASSIONNEMENT

Blanche-Neige (féérique), Quai des Brumes (réussi), Vous ne l'emporterez pas avec vous (Frank Capra).

PAS DU TOUT

Tamara la Complaisante, Ma sœur de lait, Ménilmontant, Tarakanova, Lumières de Paris, La Chaleur du Sein, Jeunesse Olympique, Gosse de Riche, La Glu.

CINE-CLUBS

Ne manquez pas de voir : mercredi 14 décembre, à 20 h. 30, au Musée de l'Homme, l'expressionnisme allemand, avec La Rue et le Dernier des Hommes.

Vendredi 16 décembre, 7, fbg Poissonnière, Ciné-Liberté présente une séance consacrée aux films d'amour avec Ceux de la Zone et Et maintenant, de Frank Borzage, en versions originales sous-titrées.

SPORTS

FOOT-BALL

Après le match FRANCE-ITALIE

Les joueurs de l'équipe de France qui étaient allés se faire battre et huer, de la manière que l'on sait, sont revenus de Naples dotés chacun d'un « magnifique étui à cigarettes en écaille » et d'un « écrin contenant une paire de boutons de manchettes en argent, ornés de motifs aux couleurs italiennes ». (C'est autant pour la propagande !) Donc, ces messieurs les dirigeants du Sport Fasciste ont poussé la gentillesse jusqu'à offrir à nos sympathiques joueurs de « jolis cadeaux », gages sans doute de leur indéfectible amitié. La chose est bien comique quand on se rappelle de quelle goujate façon notre équipe de football fut reçue à Naples même. A qui fera-t-on croire que l'invraisemblable attitude du public napolitain était, une fois de plus, spontanée et surtout purement sportive. Cela avait débuté aussitôt après le passage de la frontière. Très gentiment, nos joueurs s'attendaient, non pas à un accueil cordial, chaleureux, mais au moins à une attitude correcte, réservée, courtoise. Ils s'attendaient à cela mais point du tout à ce qui leur fut offert.

Imaginez que durant tout le voyage, de la frontière à Naples, ils furent assaillis de sarcasmes, de moqueries; dans les gares où le train s'arrêtait quelque temps, on riait, riait, jurant que notre équipe serait battue, mais battue à plate couture, — « du sept à zéro » pour le moins ! — et que ça n'était que justice, et que l'équipe ne valait rien, et, au reste, que les Français...

Et de rire et de sourire encore ! A Naples, la comédie continua. Avant le match, nos joueurs recueillaient encore de tous les gens rencontrés, gens de Naples ou d'ailleurs, force sarcasmes. Ces incidents démontrent bien que les Napolitains n'étaient pas les seuls Italiens décidés à nous manifester quelque généreuse animosité.

Quant au match lui-même, il fut ce que vous en savez : une belle partie, un jeu brillant et rude, une bonne attaque italienne, une défense invincible de notre côté. Ce match se déroula dans une atmosphère épouvantable. Les quarante ou cinquante mille spectateurs rassemblés sur les hauts gradins du Stade Parthenopéo, vociférèrent, hurlèrent, trépignèrent, sifflèrent, sans trêve ni répit, durant tout le match ne s'accordant qu'un très court instant de repos durant la mi-temps.

Nos joueurs n'avaient pas plus tôt pénétré sur le stade que les clameurs et les sifflets s'élevèrent, puis grandissant et s'enflant encore, avaient couvert les premières mesures d'une « Marseillaise » hésitante, peureuse. Et quel tumulte encore lorsque nos hommes saluèrent, à la française — un « garde-à-vous » tout simple et, ma foi avouons-le, pas aussi impeccable, aussi statufié, que le salut romain de la « squadra azzura » — nous sommes ainsi faits, que la totale immobilité, l'attitude figée et soumise nous gênent, même dans les grandes occasions, nous, Français tout lé-



LE GOAL FRANÇAIS LLENSE DEGAGE
SUR UNE ATTAQUE DANGEREUSE
DES ITALIENS

gers et libres que nous sommes encore. Le match tout entier fut disputé dans cette atmosphère d'insolente partialité où le sport, répétons-le cent fois, n'avait pas grand-chose à voir. L'équipe italienne marqua par raccroc un unique but. On se demande ce qui serait advenu de nos onze hommes si notre attaque s'étant mieux entendue nous avions à notre tour battu l'excellent goal Olivieri ! Nos joueurs ne faisaient rien, ne pouvaient rien faire sans que les quarante mille visages des turbulents Napolitains aussitôt s'empourprent et que sifflent et vocifèrent les bouches injustement haineuses. Pour du mauvais ou du joli jeu,

nous étions hués, personne dans le camp français n'y comprenait goutte, ou plutôt si.

Chacun, à Naples, joueurs, officiels ou spectateurs français, avec plus ou moins de lucidité et de bonne conscience, osant plus ou moins se l'avouer — comprenait parfaitement la vraie signification d'une telle insolence, d'une telle rancœur. A qui fera-t-on croire que Naples et la partie de l'Italie traversée, par leurs moqueries, leur colère, leur haine, s'adressaient simplement à notre équipe ?

Parce que c'est bien cette légende qu'on veut nous faire avaler. On met un certain empressement à dire que cette manifestation n'est pas politique, que les dirigeants n'y sont pour rien, que tout cela ne regarde que le sport. Et d'accepter les « jolis cadeaux » et de faire des ronds de bouche, de bégayer des excuses et de s'aplatir encore.

Nous disons nous que cette manifestation « spontanée » nous paraît ressembler beaucoup à celles plus franchement politiques du Palais Farnèse, de Turin, de Florence et d'ailleurs, nous disons, nous, que les dirigeants des dirigeants y sont pour quelque chose et que tout cela n'a pas grand-chose à voir avec le sport. Nous le disons malgré tous les étuis à cigarettes et les boutons de manchettes jetés en pâture par les dirigeants italiens, soudain pris d'un sursaut de sainte pudeur. Peut-être n'avaient-ils pas demandé autant des « sportifs » napolitains !

Jean ROIRE.

POUR VOTRE VELO
VELOMOTEUR
MOTO

DEMANDEZ CONSEIL A

MONNERET

4 fois champion de France.
72 fois champion du monde.

106, av. ARISTIDE-BRIAND

Tél.: Alés. 21-71.

MONTRouGE

Actuellement

EXPOSITION de VELOS D'ENFANTS

à partir de 70 francs

CREDIT : 50 FRANCS A LA COMMANDE

Pour faire connaître notre marque...
Aux 50 premiers lecteurs de ce journal
qui nous enverront cette annonce il sera



aux conditions de notre notice (joignez 1 timbre)
Astrid 84 rue d'Hauteville Paris (X^e)

TOUT pour l'EQUIPEMENT des SPORTS d'HIVER

SKIS vendus à des prix populaires

NATURA-SPORTS

15, boul. Sébastopol - Métro Châtelet - Tél. : Cent. 78-76.

Vente - Achat - Echange de matériel de camping et nautique d'occasion.

Un costume de ski en gabardine noir ou bleu marine, pantalon classique de concours, la veste est fermée par une fermeture éclair, les poches en drap noir sont brodées de blanc, le petit chapeau est en drap blanc brodé de rouge. Les gants également blancs brodés de rouge. (Modèle « Regards ».)

LA FEMME

SKIS



LES vacances d'été sont oubliées. Il nous arrive parfois vers la fin de l'année d'avoir le désir de nous aérer. Certaines d'entre nous préfèrent le repos de l'hiver, le soleil sur la neige à celui du plein mois d'août au moment de la grande chaleur. Les trains de neige nous permettent maintenant d'exécuter parfois ce projet. Trois jours de montagne, trois jours de plein air, c'est court, mais cela en vaut la peine. Et cette peine est d'ailleurs petite si nous savons nous arranger; pas de temps à perdre, nous quittons notre maison en costume de ski. Seule la culotte spéciale nous est indispensable, surtout si elle est en gabardine imperméable bleu marine ou noir, elle ne se démodera jamais; nous pourrions porter la même des années à condition qu'elle n'ait pas une largeur exagérée. Le temps des ensembles de ski est fini. Nous devons pouvoir nous organiser avec ce que nous avons. Il nous faut deux hauts pour cette culotte : un pull-over en laine tricoté, pour l'égayer le soir nous ajouterons un petit col blanc en toile ou en piqué, et une blouse chemisier en flanelle ou en mousseline de laine de préférence; c'est ce que nous portons à Paris avec notre tailleur. Comme veste, celle de notre tailleur de sport, en tweed ou en n'importe quel lainage, la seule chose indispensable est son ampleur afin d'avoir une liberté de mouvement très complète. Et en général toutes les jaquettes de sport ne se font pas ajustées. Si nous n'en possédons pas, il faut mettre un tricot supplémentaire avec une veste de coton imperméabilisé et la choisir avec un capuchon en cas de fortes chutes de neige.

Deux foulards de l'été seront encore pratiques, un que vous mettrez autour de votre cou et l'autre sur la tête pour garantir vos oreilles du vent. Votre manteau d'hiver ne sera pas de trop, à l'arrivée le matin il y a presque toujours un trajet à effectuer en car, et ce manteau sera le bienvenu lorsque, le soir, à la tombée de la nuit, nous aurons à nous promener dans le village. Une robe est presque inutile, on ne la met pour ainsi dire jamais; mais si vous préférez quitter votre allure garçonnière et vos lourdes chaussures, emportez une robe de jersey de laine, elle peut se mettre dans le sac de montagne sans être chiffonnée. Inutile d'apporter du linge, une simple combinaison de laine le remplacera avantageusement, et si vous êtes très frileuse, ajoutez comme sous-vêtement un caleçon long de garçonnet en pilou. Sous vos mouffles imperméables ayez soin de mettre une légère paire de gants en laine tricotée, et sous vos bas de laine une vieille paire de bas de soie très usagée; rien ne tient plus chaud aux pieds que la soie. Si vos chaussures prennent l'eau, découpez une triple épaisseur de semelles de papier journal. Vous ne pouvez emporter de sac à main, remplacez-le par une petite pochette de feutre avec deux brides derrière que vous glisserez sous votre ceinture de cuir.

Vous voyez, Madame, qu'avec le minimum de dépense vous pouvez avoir un ensemble parfait pour affronter la neige, ses avantages et ses inconvénients.

ROUGE-GORGE.

Petits conseils

VOUS avez des lampes en bronze doré. Elles sont démodées. Peignez-les en blanc avec de la peinture mate et vous aurez des lampes à la dernière mode. Des abat-jour en papier de couleur, plissés, ou en célophane posée à plat.

COUPEZ la partie arrière de vos souliers de crêpe de Chine et vous aurez une paire de mules neuves; si le rebord est un peu usé, borde-le de marabout au mètre.

LA robe de chambre la plus pratique, que vous pouvez avoir, sera en flanelle à raies lavable; pour être tout à fait

confortable, ayez le pantalon en même tissu.

AVEC des gants courts, vous avez envie d'avoir une soirée des gants longs, si votre robe est en satin et si il vous reste des bouts de tissu, taillez-vous des manchettes collantes en satin noir et de la longueur que vous désirez. Vous les cousez au bord de vos gants courts et vous aurez les gants longs désirés et à la dernière mode.

AVEC vos vieux bas raccommodés dans le haut, faites-vous des grandes chaussettes que vous porterez avec des robes longues.

Jaquette en lainage imperméable, bleu-ciel, sur un pantalon à fuseau, gris foncé, chandail tricot rouge, mouffles blanches. Madeleine de Rauch. (Photo Dorvyné)



SECOTINE COLLE TOUT MÊME LE FER

© Archivos Estatales, mecd.es

ARCHIVOS ESTATALES

Le petit déjeuner

Le petit déjeuner, tel qu'il est compris en France, est illogique. Après 12 heures de jeûne nocturne, et avant de partir à son travail, l'absorption d'une tasse de café au lait, accompagné d'un morceau de pain est un repas nettement insuffisant pour les enfants et pour les adultes.

Il doit être adapté au genre de vie et au genre de travail. Si vous sacrifiez au beafsteak aux pommes et au fromage, à midi, composez-le de soupe aux légumes, de salade, de fruits, de café. Les fruits qui sont hors de prix au restaurant, vous sont accessibles chez vous et rien ne peut être meilleur que d'ouvrir votre repas le matin par une crudité riche en vitamines et en sels minéraux.

Si votre déjeuner de midi est rapide, composé de sandwich, de croissant et de café, prenez au contraire à votre réveil un repas suffisant en calories et en azote pour porter la journée sans fatigue. Ce n'est d'ailleurs pas une mauvaise formule que le casse-croûte de nos pères, surtout pour les sujets lourds, gonflés, à gros ventre, qui se trouveront bien d'un repas substantiel, avec peu de liquide : œuf dur, ou tranche de viande, quignon de pain, petite tasse de café ou petit

verre de vin. Ce repas excite et ranime leur tube digestif dès le matin et le tonifie. Pour les maigres, la ration azotée sera constituée de préférence à la viande par des féculents : lentilles, porridge, soupe au lait avec farine ou riz, flocons d'avoine.

Seuls, les obèses trop nourris qui font deux gros repas dans la journée, ont raison d'essayer d'alléger leur matinée en ne prenant qu'une tasse de thé ou de café. Ce sera les seules heures de la journée où ils pourront faire autre chose que digérer.

Je sais bien que ces conseils vont avoir à lutter contre des habitudes enracinées. Si vous ne voulez pas les sacrifier pour vous, au moins créez de bonnes habitudes pour vos enfants. Les écoliers doivent d'habituer à être prêts et assis à table pour ce repas comme pour les autres, afin de bien mastiquer un repas suffisant et non d'avaler rapidement une tasse de café ou de chocolat toujours trop chaud, et de laisser leur minces tartines pour l'escalier ou la rue. C'est ainsi que l'enfant se fragilise et qu'il devient plus sensible aux maladies de l'hiver et aux contagions de l'école.

Variez son petit déjeuner. Deux fois par semaine, donnez-lui des œufs sur le plat ou même au bacon, ou une sardine à l'huile, des tartines de pain complet, une boisson chaude : lait coloré de thé ou de café à la chicorée, et toujours un fruit. Les autres jours, que l'enfant ait une bouillie ou une soupe aux légumes ou aux féculents, de la compote ou de la confiture, une crudité toujours. Un petit plat cru qui se prépare en trois minutes et qui est le meilleur aliment de régime adopté dans bien des contrées et par tous les enfants suisses, est le Müssli, dont voici la recette.

Une cuillerée à soupe de flocons d'avoine trempés crus dès la veille au soir dans trois cuillerées d'eau, à laquelle on ajoutera sur l'heure une pomme râpée crue, avec la peau, une cuillerée à café de lait condensé sucré, ou de crème fraîche, le jus d'un demi-citron, quelques noisettes ou amandes hachées grossièrement. Le tout vivement mélangé.

D^r Camille FRANC.

A droite : Par le beau soleil, vous pouvez mettre une jupe en lainage plissé avec une blouse en flanelle à carreaux de couleur, le col et le biais sont en drap noir, les boutons également, le petit chapeau tricoté est noir. (Modèle « Regards ».)

Sur un pantalon norvégien, une veste imperméable blanc avec un capuchon. (Modèle « Regards ».)

Bon appétit !

POTIRON, courge d'or, citrouille, carrosse de Cendrillon, roi des légumes par sa grandeur et sa couleur, soleil de l'hiver et cependant qui reste trop dans l'ombre..., ceux qui ne l'aiment pas essaieront la

CREME D'OR

Faites cuire le potiron en morceaux dans du lait coupé d'eau salée. Lorsqu'il est très cuit, égouttez-le à fond, passez-le au tamis. Mettez la purée dans une casserole. Ajoutez le liquide de la cuisson. Laissez mijoter une demi-heure. Mettez dans la soupière cent vingt-cinq grammes de crème délayée d'un jaune d'œuf. Jetez votre potage en tournant. Servez à part des petits croûtons frites au beurre.

BISQUE

Coupez le potiron en morceaux carrés de quatre ou cinq centimètres. Mettez-les à cuire dans de l'eau salée très légèrement. Passez. Gardez l'eau de cuisson. Ecrasez en purée fine le potiron. Remettez-le dans l'eau où il a cuit. Ajoutez deux grandes cuillerées de tomate concentrée chauffée dans un gros morceau de beurre, puis le jus de deux litres de moules que vous aurez fait ouvrir sur feu vif et en casserole couverte. Liez le tout d'une cuillerée de féculé. Laissez bouillir quelques minutes. Ajoutez au moment de servir une pincée de safran en poudre et une pointe de poivre de Cayenne.

VELOUTE SOLEIL

Même cuisson à l'eau. Même purée. Remettre dans du lait chaud sucré. Versez au riz que vous aurez fait crever à l'eau bouillante dix minutes, une cuiller par personne. Cuire doucement une heure. Pour les petits, c'est un potage-récompense.

SAINTE ZITE.

LE MUSIC-HALL DE LA RUE

(Suite de la page 7)

Au sein des quartiers les plus divers, se dressent les frondaisons des beaux jardins, où les enfants plongent avec une instinctive volupté les mains dans la terre, courent à la suite des pigeons bien nourris des miettes de leurs goûters, ou lancent sur les bassins des voiliers pleins de rêves. Les Halles, « le ventre de Paris », étalent en architectures colorées des morceaux de victuailles venus de tous les coins de la France, autour desquels un peuple spécialisé, qui possède ses traditions, ses figures populaires et ses lois personnelles, se meut en un magnifique effort. Non loin de là, on peut entendre les mille gazouillis du marché aux oiseaux, spirituellement placé à proximité du temple, où se réunissent d'autres grands bavards : les plaideurs, avocats ou magistrats du Palais de Justice; à proximité aussi d'autres brailards : les étudiants, dont les monômes emplissent de temps à autre le bouill' Mich' de cris et de déguisements singuliers.

« Remontons les Champs-Élysées », comme dit pompeusement M. Sacha Guitry. Voici un quartier neuf, plein de séduction, étrange pourtant comme tout ce qui est trop neuf. Ses cafés de style baroque abritent les conciliabules des gens de cinéma dont les allures s'inspirent caricaturalement de celles des vedettes améri-

caines. Le vrai quartier du faux luxe, de la camelote, du bluff, de l'illusion et de la jobardise; quartier qui change parfois de façade, à l'occasion des grandes parades militaires. La plus belle perspective de France certes, dont les étrangers parlent avec une jalouse admiration. Drôle de quartier !

Il arrive à des dates régulières que la rue parisienne devienne un stade. Et ceci grâce au départ des coureurs du Tour de France, aux courses pittoresques que se disputent annuellement les porteurs de journaux, les garçons de café, les charbonniers, les forts des Halles, les « vieux du volant », toutes présidées par une vedette de music-hall ou de l'écran que le Parisien aime à voir se mêler à la foule.

Une promenade au bord de la Seine peut susciter autant d'impressions différentes qu'il y a d'heures dans la journée et de jours dans l'année. L'activité, la couleur, la beauté y varient sans cesse.

Aussi que de flâneurs s'arrêtant à la contemplation des péniches, des remorqueurs et de leurs quais de chargement avec leurs grues et leurs camions, des bateaux immobiles que des artistes ont installés en villas avec chiens méchants et géraniums, des yachts blancs qui font escale, des bateaux-mouche, où l'on s'embarque pour des semblants de croisières, des bas-quais où les clochards dorment au soleil, lavent leur linge, ou tendent les chiens moyennant quelque pièce, et où les pêcheurs battent tous les records de patience, des deux îles célèbres : Saint-Louis et la Cité, des innombrables

ponts aux styles si divers et des piscines flottantes où se ruent les citadins dès les grandes chaleurs.

Ce n'est guère qu'au bord de la Seine que l'on s'aperçoit qu'il y a des crépuscules parisiens. A l'heure où toutes les fenêtres et toutes les enseignes flamboient déjà de tous leurs feux artificiels, la Seine passe lentement dans une sanglante agonie, du jour à la nuit.

C'est évidemment sur la nuit que je voudrais conclure le compte rendu de ce music-hall de la rue, trop rapide à mon gré. A l'époque où la plus lumineuse invention n'était encore que la rampe à gaz, Paris s'appelait déjà, dans les manuels de géographie : « La Ville-Lumière ». L'électricité et la technique qui l'accompagne l'ont aujourd'hui transformée en un véritable brasier, dont le sol luisant double les jours de pluie l'intensité. Certaines rues de Paris ne sont, comme certaines femmes, faites que pour la nuit : celles de Montmartre et de Montparnasse, par exemple, quartiers où se dispensent des plaisirs discutables mais attirants.

Les Champs-Élysées et les grands boulevards, avec leurs monstrueux panneaux publicitaires, leurs magasins et leurs théâtres et leurs cinémas éclatants de lumière, mettent leur robe de soirée aussitôt que s'allume le premier réverbère.

Sortis de ces ruisseaux de feu qui réchauffent l'âme et la reposent des soucis et des peines de la journée, les Parisiens, dont le moindre est acteur de la féerie, regagnent pour dormir les rues sombres. Car qui pourrait dormir dans des draps d'étincelles ?

YVES BONNAT.

Pour vos Loisirs

PROFITEZ DES BILLETS

"BON DIMANCHE"

Aller et retour
A PRIX TRES REDUITS

VALABLES dimanches et jours fériés
DELIVRES toute l'année.

- ♦ DE Paris-Versailles et des gares du département de la Seine
- ♦ POUR toutes les gares situées dans un rayon de 100 km. autour de PARIS (sens Banlieue-Paris et vice-versa).

6 ZONES 6 PRIX

de 8,50 à 32 fr. en 3^e classe
de 12,50 à 42 fr. en 2^e classe
ENFANTS DE 4 A 10 ANS
MOITIE DE CES PRIX

LE RETOUR est possible
D'UNE GARE QUELCONQUE

- ♦ de la zone d'arrivée
- ♦ d'une zone plus rapprochée
- ♦ ou d'une zone plus éloignée. (moyennant supplément)

Demandez

Les Documents spéciaux
sur les billets « BON DIMANCHE »
dans les gares et agences de la
SOCIETE NATIONALE
DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

S. N. C. F.

COMPAGNIE AIR FRANCE

COURRIER POUR L'A.O.F. ET L'AMERIQUE DU SUD

Les heures limites de dépôt du courrier aérien pour l'A.O.F.-Amérique du Sud sont légèrement avancées

Les usagers pourront se renseigner dans leurs bureaux de postes habituels.

LES EDITIONS DU COMITE THAELMANN

1^{re} La carte géographique de l'Europe Centrale éditée récemment en Allemagne et reproduite en français par le Comité Thaelmann. Cette carte englobe et explique toutes les revendications territoriales de Hitler. Prix de la carte : 8 francs.

2^e L'Édition abrégée de « Mein Kampf », éditée également par le Comité Thaelmann et qui englobe tous les passages qu'Hitler a fait sauter dans les éditions dont il inonde le marché français. Prix : 5 francs.

Pour les acheteurs de la carte et de « Mein Kampf », le prix restera de 13 francs sans majoration des frais d'envoi.

S'adresser au Comité Thaelmann, 10, rue Notre-Dame de Lorette, Paris 9^e. C.C.P. A. Seigneur, 1821.52 Paris.

A droite, les diffuseurs de Toulouse, photographiés le jour même de la vente de notre numéro spécial sur l'Espagne pour lequel ils firent un très gros effort. Qu'ils veuillent bien trouver ici tous nos remerciements.



Deux joies pour une...

VOILA CE QUE VOUS AUREZ EN PRENANT UN ABONNEMENT D'UN AN A "REGARDS" PUISQUE VOUS RECEVREZ AUSSI, GRATUITEMENT,

L'ALMANACH OUVRIER ET PAYSAN 1939

Nous vous conseillons de vous décider rapidement !

TARIF DES ABONNEMENTS

FRANCE - COLONIES : 3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr. - 1 an : 58 fr.

PAYS DE L'UNION POSTALE : 6 mois : 42 fr. - 1 an : 78 fr.

AUTRES PAYS : 6 mois : 54 fr. - 1 an : 96 fr.

« REGARDS », 53, rue de Chabrol, PARIS. Compte chèque-postal PARIS 1715-54.

POSTE AÉRIENNE

Utilisez la Poste aérienne, elle supprime les distances. Il suffit pour cela : de mentionner « Par Avion » sur l'enveloppe; d'acquitter la surtaxe fixée pour chaque pays;

- de déposer à temps le courrier en tenant compte des fréquences ci-après : Pour l'Europe et l'Afrique du Nord : services quotidiens.
- Pour l'Afrique Occidentale Française : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
- Pour l'Amérique du Sud : service bi-hebdomadaire (départs jeudi et dimanche).
- Pour l'Orient et l'Extrême-Orient : service hebdomadaire (départ le jeudi).

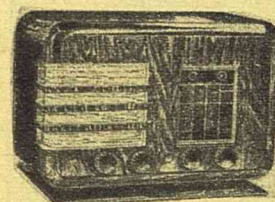
Demandez à AIR FRANCE, Service Postal, 2, rue Marbeuf, à Paris, sa brochure gratuite « Comment utiliser la Poste aérienne ».

Chronosport
Avec arrêt sur seconde au centre
SUPPLÉMENTS
BRACELET CHROME 10"
VERRE INSCALABLE 5"

75 Frs

GARANTI 5 ANS SUR FACTURE
ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

ERES 50, CHAUSSEE D'ANTIN PARIS
15 RUE DES NOYERS BESANCON



UNE SEULE DEVISE
**VENDRE
LE
MEILLEUR**

COOPÉRATIVE DE T. S. F.

31, RUE DOUDEAUVILLE, 31 — PARIS (18^e)

Métro : CHATEAU-ROUGE — Téléphone : MONT. 60-89

Grand choix d'appareils — Reprise des anciens postes
FACILITÉS DE PAIEMENT

N

os enfants en âge allaient donc à l'école de la commune, manque Hélie, l'ainé, qui maintenant travaillait au moulin avec nous. Nancette était une belle fille de quinze ans qui aidait beaucoup à sa mère, de sorte que, la Fantille s'étant mariée, nous ne primes pas d'autre servante. Les classes n'étaient pas aussi savantes, et on n'y enseignait pas tant de choses que maintenant. J'ai dit que mes enfants

n'apprenaient pas très facilement, mais en revanche, ce qu'ils avaient une fois appris, ils le savaient peut-être mieux que les autres; joint à ça, que, pour en raisonner et l'appliquer, ils ne craignaient guère personne de leurs camarades. Aujourd'hui les enfants ont tant et tant de choses à apprendre, qu'il ne reste pas un moment pour exercer leur jugement et leur montrer à mettre en pratique ce qu'ils ont appris. Le savoir et l'acquis priment du tout les qualités de nature. Un trouper qui serait brave comme Ney, le brave des braves, qui aurait du sang-froid, du coup d'œil, de la décision, toutes les qualités militaires, à quoi ça le mènerait-il ? A commander une escouade. Il faut bûcher et accrocher à force, des bribes de science pour aller plus haut. Mais il arrive trop souvent que des gens farcis de savoir se trouvent incapables de le mettre en œuvre, faute des qualités naturelles nécessaires pour ça.

De tous nos enfants, il y en avait un, Bertrand, qui aimait assez à apprendre, et qui, quoiqu'il n'apprit guère plus vite que ses frères, savait davantage, parce qu'il travaillait avec plus de goût. Lorsque ce drôle eut une douzaine d'années, voyant qu'on ne faisait à l'école que lui répéter ce qu'on lui avait déjà appris, il se mit dans l'idée d'aller au collège d'Excideuil. Il commença par en parler à sa mère en cachette, et elle, pensant que c'était une fantaisie qui lui passait par la tête, dit que ça coûtait cher, et que point n'était besoin de tant étudier pour être meunier. Lui, ne dit rien, mais depuis il n'était plus content comme auparavant, et il était toujours à farfouiller dans la chambre de mon oncle, après les livres, et se retirait dans un coin pour lire. Je finis par m'apercevoir qu'il n'était plus le même, et un soir en soupant, je lui demandai ce qu'il avait. Il répondit comme tous les enfants, qu'il n'avait rien. Mais sa mère, voyant que je n'en pouvais plus tirer mot, nous dit ce qui en était.

Je regardai le drôle et je lui dis :

— Et que veux-tu aller faire au collège ?

— Pour apprendre des choses qu'on n'apprend pas dans l'école de M. Malaroché, dit-il.

— Mais de quoi ça te servira-t-il pour être meunier ? Tu sais bien que je ne veux pas faire de vous autres des messieurs, quand même je le pourrais. D'ailleurs, voilà ton aîné qui n'y a pas été au collège, et les autres n'y iront pas : ça coûte cher, penses-tu bien, et il ne serait pas juste de faire pour toi des dépenses qu'on ne fait pas pour les autres.

Mais Hélie, et tous, dirent alors : — Père, ça ne fait rien, s'il veut y aller, nous ne sommes pas jaloux.

— Pourtant, dit mon oncle, si ce drôle avait bonne envie d'apprendre, et qu'il eût des moyens ça serait malheureux de ne pas le mettre à même de faire son chemin.

— Je suis bien un peu de ton avis, que je dis, et je me souviens qu'à son âge j'avais grande envie d'apprendre tout ce qu'on enseigne dans les collèges ; je ne m'étonne donc pas qu'il soit de même. Mais au bout du compte j'y serais allé, à quoi ça m'aurait-il servi ? peut-être à rien du tout, comme il arrive à tant d'autres. Je veux que je sois arrivé à une position plus grande que celle de meunier ; je n'en serais pas plus heureux, et probablement je le serais moins. Certainement l'instruction est une bien bonne chose et désirable pour tous : un paysan bien instruit en vaudrait deux. Malheureusement, ça rend souvent ambitieux, et ça fait mépriser la terre. Et puis après, j'y reviens, c'est une dépense que nous n'avons pas le moyen de faire.

— Ecoute, dit mon oncle, pour ce qui est de la dépense, tant que je pourrai travailler, je gagnerai bien dans mon commerce de quoi l'entretenir là-bas. On pourrait le mettre en pension chez quelqu'un ; Lavareille le prendrait, pour sûr, et il irait au collège ; ça ne coûterait pas autant de cette manière. Il faut bien que les enfants des paysans, s'ils ont des capacités, apprennent pour se rendre utiles au pays, puisque beaucoup de riches ne veulent plus travailler et ne pensent qu'à faire la noce. Le tout est de savoir si le drôle a des moyens. Je le mènerai jeudi à M. Tallet, qui verra la chose.

Bernard, entendant ça, leva les yeux et dit :

— Oncle, je te remercie.

Et tout le monde fut content de cet arrangement, et les enfants se mirent à babiller là-dessus, après souper, demandant à Bernard ce qu'il voulait faire : s'il voulait être instituteur, ou juge, ou curé, ou médecin ? Et lui ne voulait pas être curé, oh ! non ; pour le reste, il ne savait pas trop. Pourtant, il aurait aimé à être médecin pour nous soigner dans nos maladies.

En finale, tout s'arrangea comme mon oncle avait dit. Chez Lavareille prirent le drôle en pension et le voilà allant au collège.

J'approche d'une triste époque, et il me fait deuil de parler de nos malheurs. Mais il le faut pourtant, pour ne point laisser de vide dans mon récit et aussi pour expliquer des choses qui suivront. Mais, avant de commencer, il faut que je dise qu'en 1869, M. Masfrangeas prit sa retraite. Il y avait quarante ans qu'il était entré à la Préfecture, et il y en avait plus de vingt-cinq qu'il était chef de bureau. Il avait espéré un moment passer chef de division, et il en avait eu la promesse, mais d'autres plus heureux et bien protégés, lui avaient passé sur le ventre, comme c'est l'habitude. Pourtant, c'était un homme travailleur, consciencieux, d'un jugement sûr, qui maniait bien les affaires et les expédiait vite. Mais voilà, il n'était pas flatteur, ni intrigant, il n'avait pas l'échine souple et ne savait pas se faire valoir ; toutes choses

(*) Voir Regards depuis le 30 juin.

LE MOULIN DU FRAU

par Eugène LE ROY

sans lesquelles on n'avance guère dans les administrations.

La retraite de M. Masfrangeas nous rendit toute notre liberté vis-à-vis du maire, M. Lacaud. Tant qu'il avait été dans sa place, nous nous étions retenus, de crainte qu'il ne lui fit du tort, en essayant de le rendre solidaire de notre conduite. Mais, depuis que nous n'avions plus cette crainte, nous ne nous gênions plus, mon oncle surtout. Dans leur jeunesse, ils se tutoyaient tous deux, M. Lacaud et lui ; mais depuis longtemps, M. Lacaud — du Sablon — comme son père l'avait fait enregistrer à la mairie, avait cessé ces familiarités, et de son côté, mon oncle ne lui parlait plus, à cause de M. Masfrangeas.

Ce pauvre homme, voyant ça, ne s'était-il pas imaginé qu'il nous imposait ; que nous avions peur de lui ! mais il fut bien détrompé.

Dans les premiers mois de 1870, on commença à parler dans nos campagnes qu'il fallait voter pour l'Empereur. Personne ne comprenait ce que ça voulait dire. Pourquoi voter encore puisqu'il était empereur, qu'il faisait tout ce qu'il voulait, qu'il disposait des places, des hommes, de l'argent et de tout, et qu'on lui nommait les députés qu'il voulait ? A quoi ça rimait-il ? à rien. Mais les maires, et les fortes têtes qui étaient pour l'Empire, disaient que cette votation cachait de grands projets, et qu'en consolidant par des votes unanimes le pouvoir de l'Empereur, il en aurait plus de force pour faire de grandes choses.

Pardi, comme ça, dans nos pays, ça ne pouvait pas manquer de réussir : on ne demandait aux gens que de voter encore une fois, ce qu'ils avaient voté vingt fois ; ça n'était pas une affaire. Les plus innocents, d'ailleurs, comprenaient bien que c'était une farce, et que quand même l'Empereur n'aurait pas eu la majorité, il ne s'en serait point en allé pour ça. Lacaud, son représentant dans notre commune, le disait assez, et de plus, il laissait entendre qu'on prendrait des mesures contre les perturbateurs comme il y avait dix-huit ans.

Tout ça faisait que l'Empire était bien sûr d'avoir presque toutes les voix ; mais ce n'était pas presque toutes, que notre maire aurait voulu avoir ; c'est tou-



tes. Ah ! s'il avait pu enregistrer sur son procès-verbal rien que des Oui, comme il aurait été heureux. Du coup, il en aurait cru avoir la croix, après laquelle il a couru toute sa vie sans l'attraper. Mais voilà, il y avait les Nogaret du Frau, comment faire ? Et il nous faisait parler par les uns, par les autres, disant que c'était bien inutile de s'obstiner à voter contre l'Empire, puisque la France le voulait : à quoi ça pouvait-il servir ?

Mon oncle et moi, nous répondions à ceux qui nous en parlaient : à quoi bon voter alors, si on n'est pas libre ; si on doit de rigueur voter pour celui qui fait voter, ça n'est pas la peine de déranger les gens pour ça.

Depuis que le pauvre Lajarthe était mort, nous n'étions plus que trois voix républicaines dans la commune, mon oncle, Gustou et moi. Et encore je compte la voix de Gustou parce qu'il votait toujours comme nous, depuis 1851 qu'on avait arrêté mon oncle. Mais ce n'était pas qu'il fût républicain ; non, en fait de gouvernement, il ne comprenait qu'une chose, c'est qu'il fallait des gens pour commander et le reste pour obéir. Tout ce qu'il demandait, c'est que ceux qui commandaient ne fissent pas de coquineries : mais c'est là le difficile justement, quand la grande masse est toute disposée à s'en rapporter à eux.

Nous n'étions donc que trois voix, mais c'était trois : Non, bien sûrs, et M. Lacaud les aurait payées cher. Il les voulait tellement, qu'il alla jusqu'à nous proposer de faire mettre Bernard au collège de Périgueux, pour rien ; de faire exempter l'Hélie l'ainé, lorsqu'il tirerait au sort l'année prochaine. Mais nous répondîmes à celui qui s'était chargé de la commission

que nos voix ne s'achetaient pas avec des injustices, ou autrement. La veille du vote, ne sachant plus comment faire, notre maire nous envoya le régent, qui était aussi secrétaire de la mairie, pour demander à mon oncle de ne pas venir voter, puisqu'il ne voulait pas voter Oui. Ce pauvre M. Malaroché vint le soir, assez ennuyé de cette commission, mais il fut tout de suite à son aise avec nous. C'était un brave homme qui, je crois bien, n'approuvait pas tout ce qui se passait, ni tout ce que faisait le maire, mais il avait quatre enfants et sa place lui faisait besoin, aussi il ne disait rien, tâchait de passer inaperçu, faisant le moins de bruit possible, et répondant en toussant : Hum ! hum ! aux questions qui lui paraissaient dangereuses. Mais tout de même, il y avait des moments, où, quand il était avec des gens sûrs, comme chez nous, on voyait que ça lui pesait.

Nous choquâmes de verre ensemble, car nous finissions de souper, et après s'être excusé de la commission, disant que dans la vie on était obligé souventes fois de faire des choses qu'on n'aurait pas voulu, il nous conta l'affaire. Mon oncle lui répondit que, puisque tous les électeurs étaient convoqués, nous irions voter comme les autres ; qu'il n'avait qu'à dire ça à M. Lacaud. Et au reste qu'il ne lui en voulait point du tout de la commission, bien sûr qu'il ne la faisait pas de bon gré. Et pour preuve, ajouta-t-il, je veux vous faire goûter notre vieille eau-de-vie. Là-dessus, il dit à Nancette de porter la bouteille à long col et nous trinquâmes derechef, après quoi M. Malaroché s'en retourna porter la réponse au maire.

Je pense que M. Lacaud passa une mauvaise nuit, car le lendemain, lorsque nous le vîmes sur la place, tandis que son adjoint le remplaçait au bureau, il n'avait pas bonne figure.

N'ayant pas réussi à ce qu'il voulait, il rageait, cet homme, et nous regardait venir, tous trois avec Gustou, d'un mauvais œil. Lorsque nous fûmes près de passer devant lui pour aller voter, il interpella mon oncle, avec son arrogance ordinaire :

— Eh bien ! Nogaret, vous ne voulez donc jamais être sages au Frau ?

Il se croyait encore en 1852, mais il se trompait d'époque, les raisons qui nous faisaient taire n'existaient plus.

Mon oncle se planta devant lui, les mains dans les poches de sa culotte, le regarda de son air narquois, et lui dit tout goguenard :

— Allons ! allons ! mon pauvre Bernou, tu sais bien que les Nogaret n'ont pas besoin de toi pour savoir ce qu'ils ont à faire ; laisse-les donc tranquilles !

Appeler M. Lacaud — du Sablon — Bernou, c'était l'attaquer par son plus sensible ; aussi il s'écria :

— Vous êtes un insolent ! je vous dresse procès-verbal, pour outrages dans l'exercice de mes fonctions !

— Mon pauvre vieux, riposta mon oncle, tu n'exerces pas tes fonctions en ce moment, et je ne t'insulte pas en te tutoyant, comme il y a cinquante ans, et en t'appelant Bernou comme ton grand-père qui valait cent fois mieux que toi : ton procès-verbal, je m'en fouts !

Et nous passâmes.

M. Lacaud devint de toutes les couleurs, et resta un moment comme interdit, tandis que derrière lui les gens se riaient tout doucement, car on le craignait, mais on ne l'aimait pas. Puis coup sec, il rentra chez lui, comme s'il allait faire son procès-verbal.

Quand nous sortîmes de la chambre où on votait, quelques-uns de ceux qui étaient présents vinrent taper dans la main de mon oncle, comme pour lui faire compliment, n'osant rien dire par prudence, mais contents au fond qu'il eût rabroué cet insolent parvenu.

Le dépouillement acheva de tomber notre pauvre maire. Il s'attendait à trois : Non, ceux du Frau, mais il s'en trouva sept. Sur cent quarante électeurs, ça n'était rien, mais pour lui c'était beaucoup, car il se vantait à la Préfecture que sa commune était une commune modèle, toute dévouée à l'Empereur, et voici qu'elle se gâtait, car, s'il y avait sept électeurs ayant le courage de voter : Non, il fallait compter qu'il y en avait beaucoup d'autres derrière, moins hardis que ceux-là, mais prêts à les suivre à la moindre secousse. Parlant de ça le soir après souper, nous cherchions quels pouvaient être ces quatre de renfort, et nous trouvions que ça devait être Pierrichou de chez Mespoulède, dont le fils avait été tué au Mexique ; puis le vieux Roumy qui y avait perdu un des siens mort de la fièvre jaune, et après, Mazi Chaminate, que M. Lacaud avait fait exproprier d'une chenevière, pour le tracé d'un chemin vicinal passant devant sa métairie de la Villosque, et qui n'avait pas été payé assez, pour le tort qu'on lui avait fait. Pour le quatrième nous ne savions : je me pensais en moi-même que ça pourrait bien être M. Malaroché, mais je n'en dis rien.

Le temps passait tout doucement, et les gens bonifaces attendaient en patience les grandes choses que devait faire l'Empereur, lorsqu'un jour, étant au marché d'Excideuil, j'entendis parler que nous allions avoir la guerre avec la Prusse. Pourquoi ? celui qui le disait n'en savait trop rien ; mais M. Vigier qui se trouva sur mon chemin me dit que c'était parce que le roi de Prusse voulait mettre un de ses parents pour roi en Espagne, et que ça ne plaisait pas à l'Empereur.

(A suivre)

ILLUSTRATION DE GRANGE

Les Terroirs Français ne vendent que quelques sortes de vins, mais... c'est du Vin

LES TERROIRS FRANÇAIS

ne vendent que des vins naturels, sans coupage, et garantis d'origine par pièces de régie

LES TERROIRS FRANÇAIS

livrent en futs de 55-110-220 litres, sans frais ni droits, dans tout PARIS et dans un rayon de 20 km.

LES TERROIRS FRANÇAIS VOUS OFFRENT

VINS ROUGES

Roussillon 1938. 9°5 ... 2 fr. 90 le litre
Corbières 1938. 10°5 ... 3 fr. 10 le litre
Côtes du Rhône 10° ... 3 fr. 20 le litre

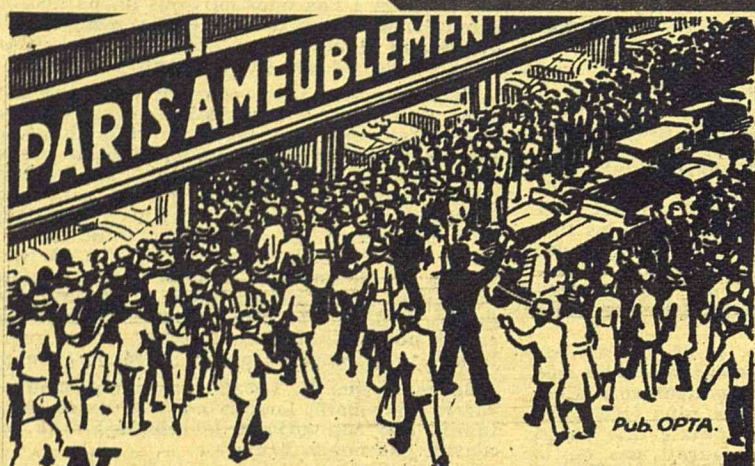
VINS BLANCS

Palas Supérieur ... 3 fr. 35 le litre
Bordeaux ... 3 fr. 60 le litre

Et lors du premier achat, nous donnons, de la part de « REGARDS » une bouteille de Champagne d'origine.

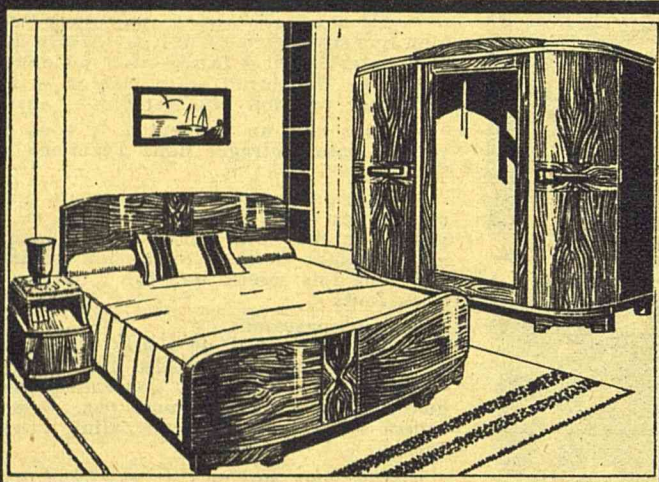
Les Terroirs Français, 13, Boulevard Magenta, Paris (10°)

Tél.: Botzaris 31-47.



Ne soyez pas les derniers

**IL Y A ENCORE DE BONNES AFFAIRES
PARIS-AMEUBLEMENT**



CHAMBRE ronce de noyer ou palissandre
Armoire bombée entièrement démontable
Lit corbeille 140 de largeur
table de chevet dessus marbre
Sacrifiée complète **1850 Fr.**

★ NOS AVANTAGES ★

12, 18 mois de crédit - Livraison rapide et gratuite dans toute la France - Bons acceptés - Magnifique objet décorateur offert à tout acheteur.

SANS FILISTES !

PARIS-AMEUBLEMENT
vous offre sur l'antenne du Poste de l'Île-de-France : 1° La Minute de Gavroche tous les soirs (v° programmes)
2° Un concert de musique variée chaque samedi.
3° La retransmission du spectacle de l'Européen tous les dimanches à 21 h. 10.



PRENEZ UN TAXI
pour venir. C'est le moyen le moins cher car PARIS-AMEUBLEMENT règle le chauffeur.

BON à découper
indispensable pour recevoir
GRATUITEMENT
le catalogue album.
Reg. 18
Joignez-le à votre lettre.

PARIS-AMEUBLEMENT
52 AVENUE D'ORLÉANS PARIS 14°
MÉTRO: MOUTON-DUVERNET - Tél. Ségur 86-46

Paris Ameublement la maison qui n'a pas de magasin

Reprise en compte de vos vieux meubles
Magasins ouverts tous les jours sauf le dimanche.

VOTRE RÊVE...



**PARTIR,
BATIR,
VIVRE...**

...il est là

dans le billet qui vous attend,
à quelques pas de chez vous,

**VOTRE BILLET du
prochain tirage de la**

**LOTÉRIE
NATIONALE**

N'attendez pas qu'il n'y en ait plus...
N'attendez pas le lendemain du tirage !
Dès aujourd'hui

prenez votre chance !

Pub. R.-L. Dupuy

L'AVION EST LE PLUS VITE

Voici venir l'aimable moment d'envoyer vos vœux à vos parents, à vos amis. Il n'existe plus de distance pour l'avion... Demandez-lui de les leur faire parvenir.

Du 1^{er} décembre au 15 janvier, les cartes postales, cartes de visites, cartes mignonnettes, comportant au plus 5 mots, bénéficient d'une surtaxe AÉRIENNE RÉDUITE, à destination de l'Afrique du Nord, de l'A.O.F., de l'A.E.F., de Madagascar, de l'Indochine et de l'Amérique du Sud.

A cette occasion, AIR-FRANCE tient en ses bureaux, gratuitement, à la disposition du public, des cartes postales spéciales pour les vœux de Noël et du Jour de l'An.

**Cours gratuits du
Groupe Sanitaire Populaire**

Le Groupe Sanitaire Populaire organise des cours gratuits de médecine élémentaire et de soins d'urgence en vue de former des infirmiers et infirmières auxiliaires.

Ces cours ont lieu 17, rue Lesage, tous les jeudis soir de 20 h. 30 à 23 heures

regards

ABONNEMENTS

FRANCE : COLONIES

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.
Autres pays :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ
NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B
53, RUE DE CHABROL, PARIS - X°
Téléphone : TAITBOUT 56-87
Chèque postal : PARIS 1715-54

UN GRAND ROMAN D'AVENTURES

de

RENÉ LELU

TROTTE-MENU

CHEZ

LES CHASSEURS D'IMAGES

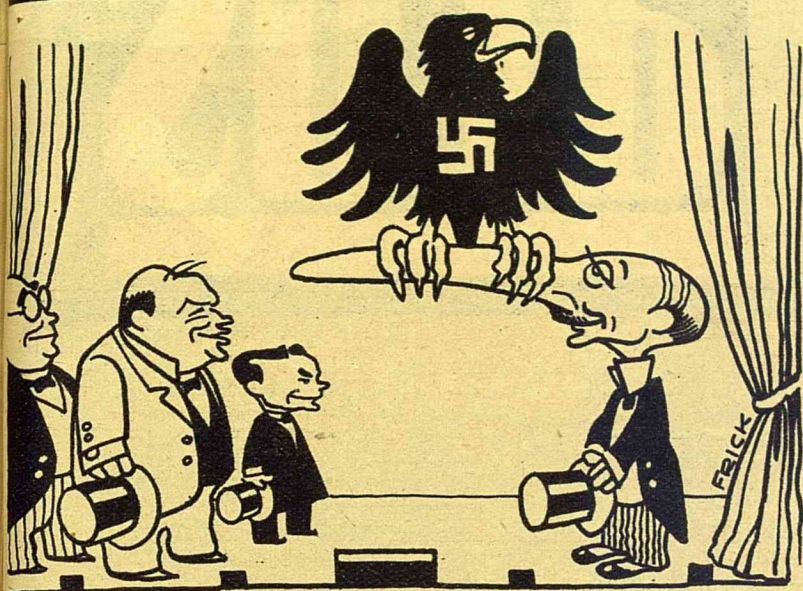
Trotte-Menu le petit Beauceron
chez les vedettes d'Hollywood.

12 Fr.

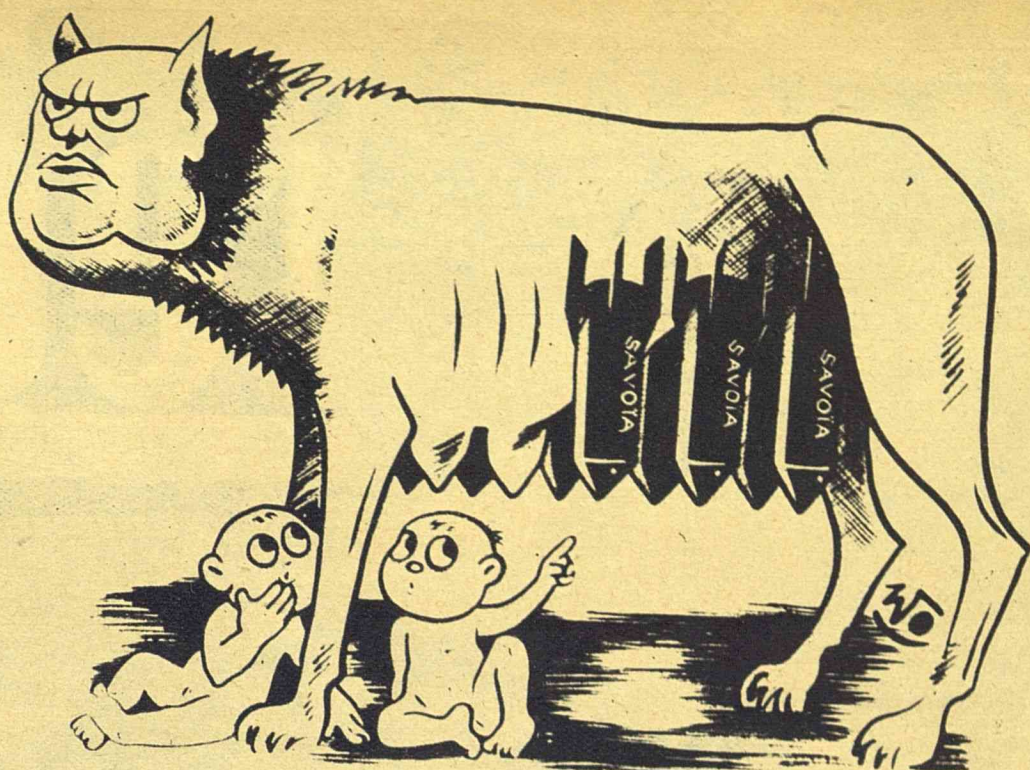
E. S. I., 24, rue Racine, Paris.

Chèque Postal 974-41.

HUMOUR



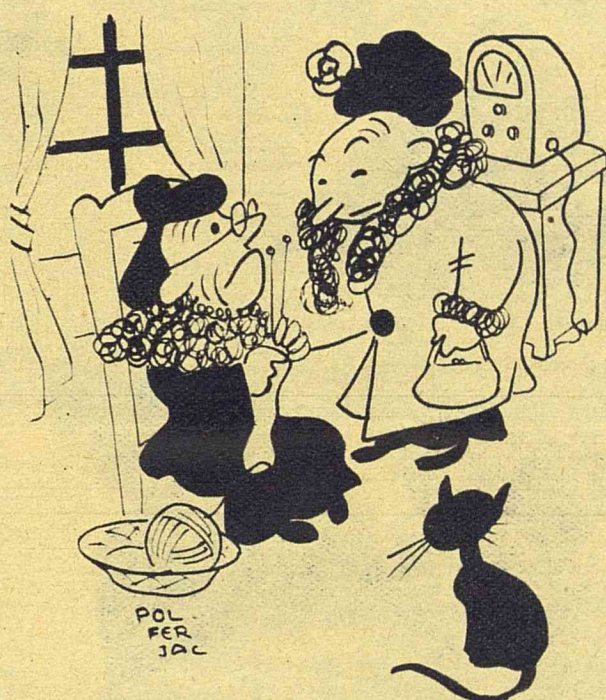
CYRANO DE PERIGUEUX
— Aimez-vous à ce point les oiseaux,
Que, paternellement, vous vous préoccupez
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes?



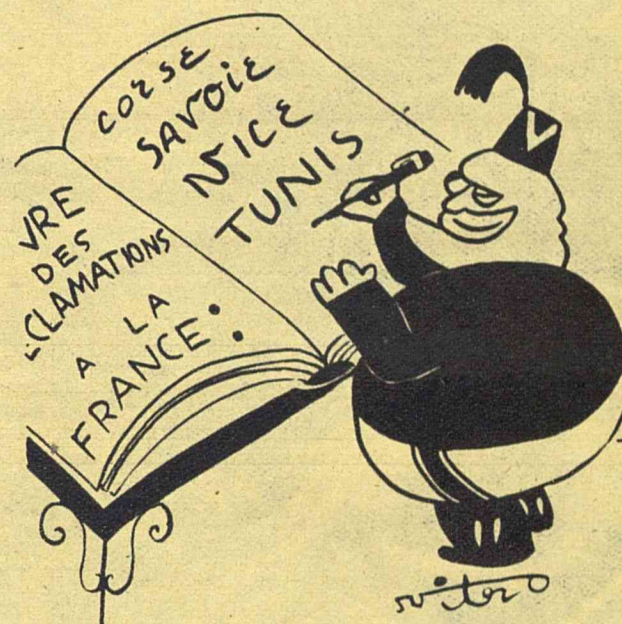
LES ENFANTS DE LA LOUVE
— Attention! Là-bas, c'est pour les petits Espagnols!



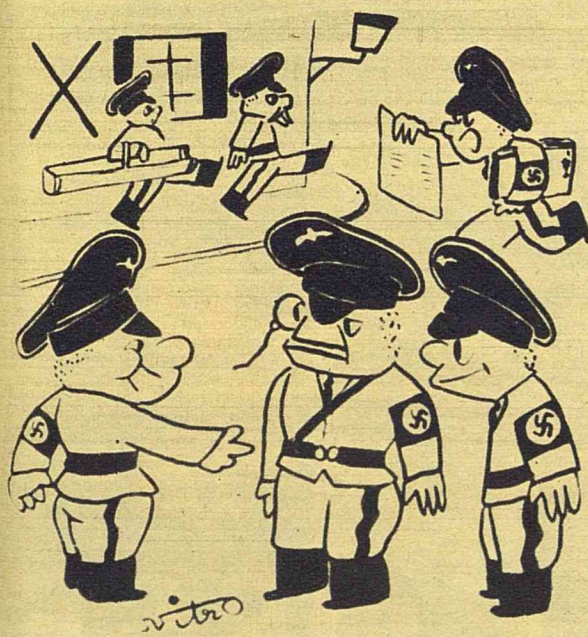
— Je suis bien content de quitter ma cellule!
— Oh! vous savez, elle ne restera pas vide
longtemps... c'est un gréviste qui vous succède!



ÇA SE CORSE!
— Alors, à ce qu'il paraît, Mussolini va
prendre le maquis!



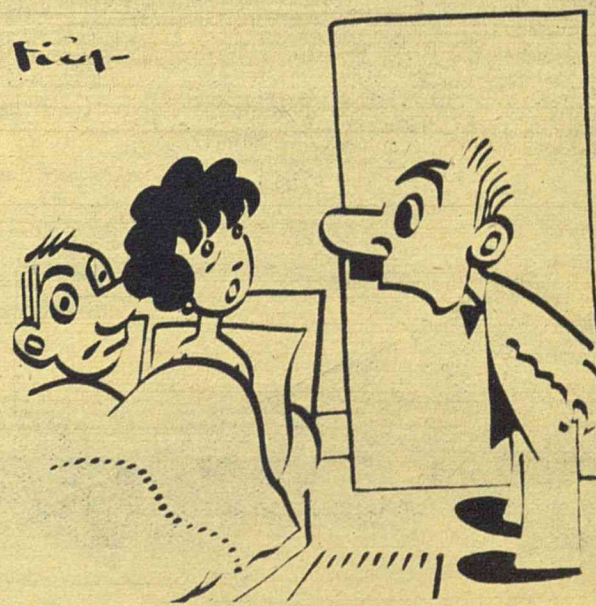
PENDANT QU'IL Y EST
— Si je réclamaï aussi Strasbourg, Adolphe
en ferait une tête!



— Pour économiser le papier, Daladier
voulait rédiger la déclaration franco-alle-
mande au dos du Serment du 14 Juillet!



— Ne pensez plus aux décrets-lois... Souriez!



— D'abord, commence par ne pas te mêler
de mes relations particulières avec des puis-
sances tierces!

1fr.50
1.50 BELGES
0.30 SUISSE
24 pages

regards



Quand le
CŒUR

de la
CORSE

bat plus vite